

LE PRÉSIDENT FAUCHET, SA VIE ET SES OUVRAGES

Author(s): J. Simonnet

Source: *Revue historique de droit français et étranger (1855-1869)*, Vol. 9 (1863), pp. 425-470

Published by: Editions Dalloz

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/43841075>

Accessed: 11-11-2017 20:42 UTC

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://about.jstor.org/terms>



JSTOR

*Editions Dalloz* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue historique de droit français et étranger (1855-1869)*

# LE PRÉSIDENT FAUCHET,

SA VIE ET SES OUVRAGES.

---

## I

### BIOGRAPHIE (1530-1601).

Claude Fauchet naquit à Paris le 3 juillet 1530. Cette date, écrite de la main même du président et retrouvée par M. L. Lacour, lève tous les doutes et permet de rectifier l'erreur qui pouvait résulter des expressions suivantes de l'avant-propos des *Antiquitez gauloises et françoises* :

« Je, Claude Fauchet, conseiller du Roy, premier président de la Cour des monnoyes, natif de Paris, en mon aage soixante et dixième, et l'an de Nostre-Seigneur Jésus-Christ mil cinq cent quatre-vingt-dix et neuf... » — D'après ce passage, on serait autorisé à reporter la date de sa naissance à l'année 1529.

Les biographes modernes ont reproduit en substance les renseignements assez pauvres donnés par Lacroix du Maine et par Nicéron. On sait seulement qu'avant d'entrer comme président à la Cour des monnaies, en 1569, Fauchet fut attaché au cardinal de Tournon, qui l'emmena en Italie en 1554, et que pendant le siège de Sienne, en 1555, il fit plusieurs voyages en France, pour en porter des nouvelles au roi Henri II.

Le cardinal était depuis plusieurs années en Italie, où il avait été chargé de défendre les intérêts de la France contre les intrigues de l'empereur Charles-Quint. Il rentra en France après la capitulation de Sienne. Fauchet, à cette époque, n'avait que vingt-cinq à vingt-six ans; il est probable qu'il s'était déjà fait remarquer par son goût pour l'étude, et qu'à ce titre il avait été recommandé au cardinal de Tournon, dont J.-Aug. de Thou nous a tracé un portrait des plus flatteurs.

« Ce prélat n'étoit pas homme de lettres; mais comme il avoit le cœur élevé et qu'il vouloit soutenir son rang, il aima toute sa vie les sciences et ceux qui en faisoient profession... A la cour, à Rome, dans ses voyages, il avoit toujours à sa suite tout ce qu'il y avoit d'illustre dans les belles-lettres. Il en prenoit tant

de soin qu'Arnaud Ferrier, qui avoit été longtemps attaché à son service, disoit ordinairement qu'il n'avoit jamais étudié si commodément dans son cabinet qu'il le faisoit lorsqu'il accompagnoit ce cardinal dans ses voyages.

« Quand ce prélat suivoit la cour, il n'étoit pas plutôt descendu de cheval qu'il visitoit la chambre des savants de sa suite pour voir si les malles où étoient leurs livres étoient en bon état; de peur qu'ils n'attendissent après, il les faisoit porter par ses mulets avec son lit et ses papiers...<sup>1</sup> »

Une recommandation aussi puissante procura sans doute à Fauchet quelques faveurs; mais, comme ce prélat mourut en 1562, il ne put contribuer à faire entrer son protégé à la Cour des Monnaies. Nous ignorons même complètement quel emploi occupa Fauchet pendant les quinze années qui s'écoulèrent après son voyage en Italie. Nous savons seulement qu'il assistait au tournoi où le roi Henri II fut blessé le 30 juin 1559. « Au grand malheur de la France, je le vy frapper à la mort, aux joustes qu'il faisoit faire en la rue Saint-Antoine, devant les Tournelles, pour la réjouissance des nopces d'Isabel, sa fille, mariée à Philippe second, roy d'Espagne<sup>2</sup>. »

L'auteur de l'article inséré dans la première édition de la *Biographie universelle* rapporte que Fauchet habitait Marseille à l'époque où ses livres et ses manuscrits furent pillés ou détruits; il résulte, en outre, des expressions dont se sert l'auteur, que ce désastre aurait eu lieu avant le départ de Fauchet pour l'Italie. S'il en eût été ainsi, le futur auteur des *Antiquités gauloises* aurait été privé, dès le début de sa carrière, de ses précieux instruments de travail. Cette supposition est par elle-même fort invraisemblable; nous verrons que Fauchet ne perdit sa bibliothèque que vers 1590, c'est-à-dire près de vingt-cinq ans après son retour d'Italie.

Il fut nommé président à la Cour des monnaies le 29 mars 1569. Cette juridiction, qui avait été érigée en Cour souveraine par un édit de l'année 1551, reçut peu de temps après de notables accroissements dans son personnel et dans ses privilèges. En vertu de cet édit, elle se composait seulement de deux présidents et

<sup>1</sup> *Mémoires*, p. 318, collection Petitot, t. XXXVII.

<sup>2</sup> *De l'origine des chevaliers* dans Fauchet, (Oeuvres complètes), p. 509.

de treize conseillers généraux, dont sept au moins devaient être de robe longue. En 1568, deux conseillers avaient été pourvus, « au lieu d'autres deux qui estoient de la religion prétendue réformée; » ceux-ci furent réintégrés dans leurs offices par les édits de pacification.

Par un autre édit du mois de septembre 1570, Charles IX avait décidé que la Cour des monnaies serait répartie en deux services alternatifs : la moitié des magistrats devait siéger pendant un an sans interruption ; l'autre moitié vaquait et devait reprendre le service l'année suivante. Parmi les présidents et conseillers qui ne faisaient point de service actif, six des plus compétents étaient désignés pour faire des chevauchées dans les provinces. Afin de satisfaire à ces nouveaux besoins, le personnel de la Cour fut augmenté de deux présidents et de cinq conseillers. Par suite de ces augmentations, la Cour fut composée de quatre présidents et de vingt-deux conseillers généraux. Enfin les gages des présidents, qui étaient de mille livres tournois, et ceux des conseillers, qui étaient de cinq cents livres, furent augmentés de deux cents livres. Ceux de l'avocat général et du procureur général, qui n'étaient que de deux cents livres, furent portés à cinq cents<sup>1</sup>. La souveraineté de cette juridiction avait été plus d'une fois contestée ; les parties condamnées relevaient appel au Parlement de Paris. Nous trouvons dans les preuves du traité de Germain Constans plusieurs arrêts du Conseil qui mettent à néant ces appels ; nous voyons même que le Parlement crut devoir faire au roi des remontrances, à la date du 16 mai 1671, afin de critiquer la validité d'une commission donnée à Fauchet et à deux conseillers généraux. Le roi, par ses lettres patentes du 20 mai, confirma la commission, avec cette réserve, que ces magistrats pourraient seulement informer contre les fermiers et autres officiers des monnaies, et devraient ensuite envoyer les procédures à la Cour pour y être jugées.

<sup>1</sup> *Traité de la Cour des monnoyes*, par Germain Constans, p. 188 et suiv. *Preuves*, p. 130. — A l'époque où cet auteur écrivait, la Cour était composée de neuf présidents et trente-six conseillers, de deux avocats généraux, d'un procureur général et de deux substituts, d'un greffier avec ses commis. Elle avait en outre, pour son service, un prévôt général des monnaies de France, avec un lieutenant, trois exempts, un greffier, quarante archers, un trompette et douze huissiers audienciers.

Les états de Blois et d'Orléans avaient, dans leurs cahiers, réclamé une réduction du personnel de la Cour des monnaies, lequel devait être réduit à huit conseillers et à deux présidents. Trois offices avaient même été déclarés supprimés avant toute extinction. Mais, sur les remontrances qui furent présentées par Fauchet le 15 novembre 1585, ces trois offices furent rétablis.

Le personnel paraît dès lors avoir été suffisant; car Henri III ayant cru devoir, en 1588, créer six nouveaux offices, la Cour fit des remontrances afin de démontrer que cette augmentation n'aurait d'autre résultat que de surcharger les finances de l'État.

Le livre de Germain Constans fait plusieurs fois mention du président Fauchet; nous voyons qu'en l'année 1577, le roi Henri III avait attribué à la Cour des monnaies droit de juridiction pour faire le procès à des faux monnayeurs de Rouen qui s'étaient retirés à Paris. Fauchet, président, et Aimion, conseiller se transportèrent à Rouen, afin d'y prendre communication des procédures<sup>1</sup>.

Le roi, par un édit du mois de juillet 1581, avait créé des offices héréditaires de gardes, essayeurs, tailleurs et contre-gardes des monnaies. La Cour fit des remontrances qui furent présentées par Fauchet<sup>2</sup>. Il y est qualifié de premier président, de même que dans les remontrances qui furent faites en 1583, afin de provoquer de nouvelles mesures pour le décri de certaines monnaies du roi de Navarre<sup>3</sup>. C'est en la même qualité qu'il fut délégué, le 9 septembre 1588, avec deux autres conseillers, Claude de Montpellier et Jean de Riberolles, pour assister aux états de Blois. Ils firent connaître à l'assemblée « les abus et désordres advenus par une trop grande tolérance et mépris de justice au fait des monnoyes... Lesquelles remontrances et avis opérèrent ce grand règlement général contenu en l'ordonnance tenue à Blois (le 20 décembre 1588), portant le prix des espèces de poids ayans cours et le décri de celles qui se trouveroient légères, et le prix du marc d'icelles pendant six mois...<sup>4</sup> »

<sup>1</sup> Lettres patentes du 31 juillet 1577, dans le *Traité de la Cour des monnoyes. Preuves*, p. 141.

<sup>2</sup> *Preuves*, p. 317.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 283.

<sup>4</sup> *Traité*, p. 286.

A partir de l'édit constitutif de 1551, la Cour des monnaies jouit de toutes les prérogatives d'une juridiction souveraine. Les traités de paix, les actes du souverain y furent enregistrés, comme ils l'étaient à la Cour du Parlement, à celle des Aides et à la Chambre des comptes. Le premier président tenait sa place au bureau lorsque des princes ou d'autres personnages venaient y apporter des édits. Il ne la cédait qu'au roi ou au chancelier.

La Cour était convoquée à toutes les grandes solennités, telles que mariages des princes, processions, cérémonies funèbres; mais elle ne marchait qu'après les trois cours souveraines que nous venons de citer. Fauchet assista avec sa compagnie à la célébration du mariage de Charles IX et d'Elisabeth d'Autriche, qui fut célébré le 6 mars 1571; au sacre et au couronnement de cette princesse, le 25 du même mois. Il assista ensuite au mariage de Henri de Bourbon, roi de Navarre, avec Marguerite de Valois, le 18 août 1572<sup>1</sup>. La Cour avait été convoquée pour l'entrée du roi de Pologne, qui eut lieu le 29 août 1573; mais comme une contestation s'était élevée entre cette compagnie et l'échevinage de Paris pour la préséance, un ordre du Conseil interdit aux deux corps rivaux de s'y trouver.

Dans la liste placée en tête du *Traité de la Cour des monnaies*, Fauchet ne figure comme premier président qu'à partir de l'année 1590. Cependant nous avons vu que dès le mois de juillet 1581, il porta au roi des remontrances en cette qualité. Or, comme dans la préface qui précède le recueil de la poésie française, datée du 24 juin 1581, Fauchet lui-même se donne seulement le titre de président; il résulte de ce rapprochement qu'il fut nommé premier président soit à la fin du mois de juin, soit au commencement du mois de juillet de cette année.

Après la mort de Henri III, les membres du Parlement et des autres juridictions qui étaient restés fidèles à la cause royale, se réunirent à Tours, où, pendant cinq ans environ, la justice fut rendue au nom du roi<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 248 et suiv. — On voit par le *Cérémonial* de Godefroy, cité dans ce passage, que le costume des présidents se composait de longues robes de satin noir, et celui des généraux de robes de damas ou taffetas noir, tandis qu'à l'époque où écrivait Germain Constans, la robe des présidents était de velours noir et celle des conseillers de satin noir.

<sup>2</sup> Dès le 26 janvier 1589, le roi Henri III avait interdit « à la Cour du

Les généraux de la Cour des monnaies furent incorporés à la Chambre des comptes et se réunirent sous la présidence de messire Guillaume Leclerc, qui succéda depuis à Fauchet dans les hautes fonctions de premier président. Les conseillers généraux réfugiés à Tours, dont Germain Constans donne les noms, étaient MM. de Tambonneau, de Coquerel et Garault<sup>1</sup>.

Fauchet, dont le dévouement à la cause royale n'était pas douteux, ne put sans doute se rendre à Tours aussitôt qu'il l'eût désiré. Pasquier le félicita en ces termes d'être enfin parvenu à gagner cette ville : « Je suis très-aise qu'au milieu de vos troubles et orages, soyez enfin surgi à bon port dedans la ville de Tours, et que messieurs de nostre Chambre des comptes ayent avec eux et vous et quelques-uns de vostre compagnie, pour l'exercice de vos charges : marry toutefois que soyez marry d'avoir séance au-dessous des maistres ; mesme qu'en vouliez faire quelque instance, et parce que sçavez combien je vous ay servi à vostre restablissement, je m'asseure qu'après m'avoir entendu, fermez le pas à vostre nouvelle opinion...<sup>2</sup> »

Faut-il conclure de ce passage que Fauchet avait été disgracié, ou bien que la Cour des monnaies elle-même avait été amoindrie ? Il est possible que le roi, en incorporant un président et quelques conseillers généraux à la Chambre des comptes de Tours, n'y avait point compris le premier président, que le malheur des temps avait retenu à Paris. Puis, lorsqu'il aura pu s'en échapper, son ami Pasquier aura contribué à lui faire rendre dans sa compagnie le rang auquel il avait droit. Toutefois, il lui était pénible de siéger dans cette chambre mixte au-dessous des simples maîtres des comptes, et Pasquier, dans sa lettre, s'efforce de lui démontrer que la tradition et l'usage justifient l'infériorité à laquelle il ne se soumettait qu'à regret. Ce passage est assez intéressant et touche d'assez près à notre sujet pour mériter d'être reproduit en entier.

« ... Afin que vous despouillez ceste vaine opinion de vostre entendement, il ne faut point faire de doute qu'anciennement

Parlement, à la Chambre des comptes, à la Cour des aides, au prévost de Paris et à tous les autres officiers et juges royaux, de plus exercer aucune juridiction. » (L'Etoile.)

<sup>1</sup> Page 288.

<sup>2</sup> *Lettres de Pasquier*, liv. XIV, lettre XIV.

nostre Chambre avoit la cognoissance et jurisdiction sur le faiet des Monnoyes, comme sur celui des Comptes; chose que je justifierois par une infinité de tesmoignages, si ma lettre les pouvoit porter. Joint qu'en ceste affaire par aventure m'advieroit-il ce que l'on dit en commun proverbe, de parler latin devant les clercs.

« Depuis, petit à petit, on changea l'ancienne police; et le premier de nos roys qui y frappa coup plus hardiment, fut Philippe de Valois, sous lequel furent introduites plusieurs novalez, qui ont pris leurs accroissements avec le temps, tels que nous voyons aujourd'huy. Or, quelque remuement de ménage qu'il y eut pour cet effect, si est-ce que pour la vérification de mon dire, il n'en faut plus asseuré tesmoignage que l'assiette de la Chambre des Monnoyes que l'on voit proche de la nostre, comme sa fille. Et combien qu'on en fist une cour pour juger des monnoyes en dernier ressort, toutesfois nul Maistre des Monnoyes n'estoit reçu, qu'il ne fist le serment en nostre Chambre. Voire qu'à l'avènement du Roy Louis XII à la Couronne, le Roy ayant décerné ses lettres de confirmation aux généraux des Monnoyes qui estoient huict, un Advocat, un Procureur du Roy, un Greffier, un Receveur et un Essayeur général des Monnoyes, ils présentèrent leurs lettres à la Chambre et y firent tous le serment, le huitième de mars 1498. Le premier qu'eustes jamais pour Président fut Maistre Charle Le Coq qui presta aussi le serment en la Chambre, le vingt-sixième de mars 1522, sous le règne du Roy François I de ce nom. Et continua ceste police jusques au commencement du règne de Henri II, en la réception de tous les Maistres généraux des Monnoyes; ny pour cela n'avoient séance au bureau avec les Maistres, ains avoient sièges séparez. Et quelque dignité qui fust à l'un d'eux sur ses compagnons, on ne fit jamais de doute que le Maistre des Comptes ne le précédast. Le Roy Philippe de Valois, en l'an 1348, fit et créa un Jean Polevin, Ordinateur et Gouverneur général des Monnoyes, par-dessus les quatre Maistres généraux qui lors estoient dedans Paris. C'estoit comme un Président entre ces Maistres des Monnoyes. Et de fait, il est quelquefois appelé Souverain des Monnoyes, qui valoit autant comme Président; parce que ceux qui furent premièrement Présidents tant au Parlement qu'aux Comptes, furent appelez Souverains. Polevin fut pourveu d'un



estat de Maistre des Comptes, exerçant tous les deux ensemble. Et en la générale suppression des offices (qui fut faite pendant la prison du Roy Jean, par les brigues du Roy de Navarre, en l'assemblée des trois Estats), cestuy avoit esté mis au rang des interdits; et quelques mois après, la fureur du peuple estant raquoisée, il fut restabli par Charles V lors régent. Or, par les lettres générales de restablisement du 24 de may 1458, quand on parle particulièrement de Polevin qui fut restabli, il est porté en ces mots : *Jean Polevin, Maistre de la Chambre des Comptes, général et souverain Maistre des Monnoyes du Royaume.* Vous voyez la Souveraineté des Monnoyes marcher après la Maîtrise des Comptes. Je vous coteray encore un autre exemple que trouverez plus palpable que cestui-cy. Je vous ai dict que les Maistres généraux des Monnoyes, lors de leurs réceptions, faisoient le serment à la Chambre des Comptes; je ne vous ay rien touché de leur installation; je la vous diray maintenant.

« La forme que l'on y observoit estoit que celuy qui se présentoit pour faire le serment, estoit auparavant certifié capable par les généraux de Monnoyes, puis faisoit le serment à la Chambre. Le serment fait, elle commettoit tel de Messieurs des Comptes qu'il luy plaisoit, lequel se transportoit au bureau des Monnoyes, et là, se mettant au-dessus des Présidents des Monnoyes en leurs chaires, installoit le nouveau reçu. Cela se trouve en la réception de Maistre Gabriel Chirot, général des Monnoyes, qui fut le douziesme juillet 1524, portant le registre *que Chirot avoit été installé par Maistre Nicole du Pré, Conseiller et Maistre des Comptes, séant en la Chambre des Monnoyes au haut lieu et au-dessus de Maistre Charles Le Coq, Cōseiller et Président d'icelles Monnoyes.* Le semblable se trouve en Maistre Jacques de Tarennes par Maistre Jean de Basdouvilliers, 1527, et depuis en Maistre Jean Bernard, par le mesme Basdouvilliers, qui fut commis par la Chambre pour l'installation de l'un et de l'autre; et se trouve nommément qu'en les installant, il prit son siège au-dessus du Coq Président. Si en vostre Chambre où les préséances devoient naturellement estre plus gardées à vos Présidents qu'ailleurs, ils quittèrent ce grade quelquefois au moindre de nos Maistres des Comptes (car il est certain que la Chambre ne commettoit les plus anciens Maistrès à ces installations, ains quelquefois les derniers venus), vous ne devez trouver estrange

que maintenant en ce bureau ils vous précèdent. Jamais il n'avoit esté veu qu'eussiez séance en nostre bureau. Si on vous mandoit, on vous donnoit siège dehors. La nécessité du temps a faict que la cognoissance des Monnays nous appartienne maintenant, quoy faisant ça esté remettre les choses en leur ancienne nature. Vray que la Chambre par une débonnairété qui luy est familière, n'a point esté marrie qu'eussiez séance au bureau, aux jours que l'on traicteroit des Monnoyes. Mais voyons si en cecy vous avez esté pirement traicté que les autres. Vous n'estes pas de meilleure condition que les Thrésoriers généraux de France, lesquels estoient anciennement de leur originaire nature, de nostre corps. Quand ils viennent à nostre bureau, on leur baille séance, voire à leurs Présidents, au lieu mesme qu'on vous a assigné et aux vostres, au-dessous de nos Maistres des Comptes; et ne le trouvent estrange. Quand Messieurs du Parlement y viennent, on leur baille la même séance; mais ils y viennent pour des affaires qui concernent le Parlement, direz-vous. J'en suis d'accord; vous aussi y estes pour celles qui regardent vos monnoyes, partant, ne devez estre de plus grand privilège que ces Messieurs là...

Lorsque le roi Henri IV fut rentré à Paris, en 1594, le cours de la justice fut rétabli. Le 28 mars le chancelier se transporta au Parlement, où il installa Pithou dans la charge de procureur général, et Loysel dans celle d'avocat général. Il se rendit le même jour à la Chambre des comptes et à la Cour des aides; mais il ne fit pas le même honneur à la Cour des monnaies. Le motif, donné par Lestoile pour expliquer l'abstention du chancelier, dut être fort pénible pour Fauchet, qui, à Tours, s'était montré si jaloux des prérogatives de sa compagnie.

« Quant à la Cour des Monnoyes, dit Lestoile, il n'y fut point, n'estimant pas cette fonction digne de sa charge; mais y envoya deux conseillers de Sa Majesté, Claude Faucon de Ris et Geoffroy Camus de Pontcarré<sup>1</sup>. »

Toutefois, il est vraisemblable que les conseillers généraux des monnays, qui avaient fait partie de la Chambre établie à Tours, n'assistèrent pas à cette solennité; car nous voyons dans le journal de Lestoile que les membres du Parlement de Tours

<sup>1</sup> *Journal du règne de Henri IV*, dans Petitot, t. XLVII, p. 31.

ne reprirent leurs sièges que le 18 avril, et que ceux du Parlement de Châlons ne purent rentrer que le 15 mai. La Chambre des comptes avait même attendu, pour reprendre ses travaux, le retour des magistrats absents de Paris <sup>1</sup>.

Fauchet exerça ses fonctions de premier président jusqu'à la fin de l'année 1599, époque où il résigna cette charge, afin de payer ses créanciers. Il était, en effet, fort incommodé de dettes, dit Joly dans le Supplément au Dictionnaire de Bayle. Suivant cet auteur, il fut recommandé au roi par le maréchal de Bouillon et obtint ainsi quelque secours de pension. Fauchet fait allusion à la gêne qu'il éprouvait dans la préface de son *Traité des dignitez et magistrats de France*. Dans l'épître qui précède cet ouvrage, il remercie son protecteur de l'honorable témoignage qu'il a rendu au roi de lui et de ses actions : « ..... Par vostre débonnaire récit, vous essayastes d'exciter la libéralité de Sa Majesté pour soulager ma vieillesse (quasi chargée de ses derniers ans) et de plusieurs affaires domestiques que ma seule ardeur au service de nos roys et à l'honneur de ma patrie, a contractées en ma maison. »

L'aventure du buste (comme l'appellent ses biographes) paraît avoir attiré sur lui l'attention de Henri IV. La Monnoye l'a racontée en ces termes :

« Fauchet étoit de très belle représentation avec une grande barbe : Henri IV étant à Saint-Germain l'envoya chercher. Lorsqu'il fut arrivé, il le montra du bout du doigt à un homme qui étoit à côté de lui, disant : Voilà ce qu'il vous faut. Cet homme emmena Fauchet et fit sur son modèle la figure d'un fleuve. Fauchet ne s'attendoit pas à l'usage que le roi vouloit faire de lui, sur quoi il fit ces vers :

J'ai reçu dedans Saint-Germain  
De mes longs travaux le salaire :  
Le roi de bronze m'a fait faire,  
Tant il est courtois et benin.  
S'il pouvoit aussi bien de faim  
Me garantir que mon image,  
Oh ! que j'aurois fait bon voyage !  
J'y retournerois dès demain.  
Viens Tacite, Salluste, et toi  
Qui as tant honoré Padoue,

<sup>1</sup> Pasquier, liv. XVI, lettre II.

Venez ici faire la moue  
En quelque recoin, comme moi <sup>1</sup>.

« De quoi le roi se sentant piqué et noté d'ingratitude, à la poursuite de quelques-uns, le fit coucher sur son état à six cents écus de gages, avec le titre de son historiographe <sup>2</sup>. »

Fauchet mourut en 1601, dans sa soixante-douzième année. Son libraire, en effet, dans l'épître qui précède l'édition posthume de son dernier ouvrage intitulé, *le Déclin de la maison de Charlemagne*, écrivait, à la date du 15 avril 1602, que le manuscrit lui en avait été laissé par l'auteur peu de temps avant sa mort.

Il n'est rien moins que probable que Fauchet fut de la religion réformée, ainsi que l'a donné à entendre Le Duchat dans ses remarques sur la satire *Ménippée*. Après avoir parlé de la chemise de la Vierge que l'on croyait avoir été rapportée de Constantinople par Charles le Chauve, notre historien ajoutait que cette assertion pouvait faire douter de l'authenticité de la relique, attendu que cet empereur n'avait jamais fait d'expédition en Orient. Le Duchat, après avoir cité ce passage, ajoute : « Jos. Scaliger, protestant comme Fauchet, ne garde pas tant de modération <sup>3</sup>. » Or Fauchet lui-même nous apprend, à la fin de son traité des *Libertez de l'Église gallicane*, qu'il avait peu de goût pour les doctrines des protestants : « Je ne me suis non plus voulu aider, dit-il, des arguments des prétendus réformez, écrits contre la primauté du pape. »

Cette biographie ne renferme qu'un petit nombre de traits ; nous relèverons cependant encore dans le *Patiniana* quelques mots où il est question du président. Bodin passait pour avoir un esprit familier, comme Socrate : « Le président Fauchet fut un des premiers qui s'en aperçut : car proposant un jour à Bodin d'aller à quelque endroit, aussitôt un escabeau se remua, et Bodin dit : « C'est mon bon ange qui me fait connaître par là qu'il n'y fait pas bon pour moi <sup>4</sup>. »

<sup>1</sup> La Croix du Maine, t. I, p. 139, note 2. — D'après le P. Lelong, ces vers auraient été écrits le 8 septembre 1699. *Bibliothèque de la France*, deuxième édition, n° 15640.

<sup>2</sup> Voir le P. Lelong et Sorel, p. 286.

<sup>3</sup> *Remarques sur la satire Ménippée*, t. II, p. 12, de l'édition de 1726.

<sup>4</sup> *Patiniana*, p. 113.

Nous ne passerons pas non plus sous silence l'événement qui fut assurément le plus pénible pour ce laborieux écrivain ; nous voulons parler de la perte de sa bibliothèque. Lorsqu'il revint à Paris, il trouva « sa librairie dissipée, en laquelle estoient ses « originaux et plus de deux mille volumes de toutes sortes, principalement d'histoires écrites à la main en très-bon nombre <sup>1</sup>. »

Les écrits qu'il avait composés avaient été pillés et dispersés en même temps. Auparavant, il avait perdu à Marseille un traité sur les *Armes et bastons des chevaliers* <sup>2</sup>. Il fait encore allusion à la perte de ce manuscrit dans son livre II de la *Milice et armes*. C'est en Provence qu'il perdit aussi le dernier cahier de son histoire de la *Fleur de la Maison de Charlemagne* <sup>3</sup>. Il revient sur la perte de ses deux mille volumes dans l'avertissement qui précède le second livre des *Origines et mélanges*, et à la fin du même traité, où il s'adresse en ces termes aux heureux possesseurs de ses manuscrits : « Que je les prie me rendre ou faire rendre pour le prix qu'ils leur ont cousté, pour décharger leur conscience... »

Cette bibliothèque était fort riche en manuscrits. Un certain nombre fut acquis par la reine Christine de Suède et se trouve aujourd'hui au Vatican. La bibliothèque de Pétau et celle de G. de Nuchèze, seigneur de la Brulonnière, toutes deux citées par le P. Jacob, étaient en partie composées de manuscrits qui avaient appartenu à Fauchet <sup>4</sup>. Ceux qui ont cette origine sont en général annotés de sa main : nous en dirons quelques mots à la suite de notre étude sur le *Recueil de la langue et de la poésie françaises*.

<sup>1</sup> *L'auteur au lecteur*, au commencement du premier volume des *Antiquitez*.

<sup>2</sup> Lettre à M. de Galoup, sieur de Chastel, à Aix.

<sup>3</sup> *Antiquitez françaises*, p. 320. — Les expressions dont il se sert dans ces deux passages ne prouvent nullement, ainsi que l'a cru l'auteur de l'article inséré dans la *Biographie universelle*, que la bibliothèque même du président ait été pillée à Marseille. Il ne parle ici que d'une perte partielle.

<sup>4</sup> Jacob, *Traité des plus belles bibliothèques*, p. 552 et 676.

## II

RECUEIL DE L'ORIGINE DE LA LANGUE ET POÉSIE FRANÇOISE,  
RYME ET ROMANS <sup>1</sup>.

L'ouvrage le plus intéressant de Cl. Fauchet est assurément le recueil dont nous allons entreprendre l'analyse. Ses autres traités n'ont aujourd'hui qu'un intérêt très-secondaire ; nous y reviendrons, afin de ne rien omettre et de rendre compte de la méthode de l'auteur, de ses études, de ses vues sur l'histoire et les institutions. Mais lorsqu'il a écrit l'histoire des deux premières races et résumé tout ce qu'il savait de nos antiquités, il avait eu des devanciers. Il a eu des émules parmi ses contemporains, et les mêmes sujets ont été traités par des historiens supérieurs. Qu'il nous suffise de nommer Pasquier, du Tillet, Ducange, du Bos, Montesquieu, sans compter les Guizot, les Michelet et les Augustin Thierry, etc.

Fauchet est le premier, au contraire, qui ait lu et analysé nos anciens poètes français et qui ait cherché à démêler les origines de notre langue. Pasquier, qui l'a suivi, n'a pas approfondi son sujet ; l'abbé Massieu, Galland, La Croix du Maine, du Verdier, Goujet, Nicéron, les auteurs de l'*Histoire littéraire*, tout en ajoutant aux matériaux réunis par le président, n'ont pas ouvert de perspectives bien nouvelles. C'est seulement de nos jours que les études philologiques ont pris un essor décisif qui ne s'arrêtera plus : les sources ont été analysées avec un soin, une méthode et une pénétration tout à fait scientifiques. MM. Fauriel et Raynouard sont les chefs de cette nouvelle école qui a produit les Leclerc, les P. Paris, les Littré, les Fr. Michel.... Les derniers volumes de l'*Histoire littéraire*, malgré quelques tâtonnements et quelques fautes de goût imputables aux premiers collaborateurs, sont de véritables monuments de la plus saine érudition. Mais ces beaux travaux ne dispensent pas les amateurs de notre vieille poésie de consulter leurs devanciers. Le traité de Fauchet a l'avantage de présenter, dans un cadre restreint, une liste de nos principaux poètes et l'indication som-

<sup>1</sup> Il est dédié au roi Henri III, et fut publié d'abord, en 1581, par Marmet Patisson.

maire de leurs œuvres ; traité incomplet sans doute, mais qui, eu égard à sa date, ne laisse pas d'être fort remarquable. Nous chercherons ici à faire saisir le mérite de ce manuel et nous comparerons les vues de l'auteur avec celles des savants qui ont traité les mêmes sujets. Nous nous attacherons en particulier aux considérations générales émises par Fauchet sur les problèmes qu'il a rencontrés, problèmes encore debout et dont la discussion n'est pas épuisée. Nous étudierons son système, ou plutôt (car Fauchet n'a rien produit qui ressemble à un système) nous mettrons en relief les conclusions que lui a suggérées la lecture assidue des poètes du douzième et du treizième siècle.

Fauchet est l'esclave des faits : on ne rencontre dans son ouvrage aucune de ces hypothèses bizarres que des linguistes aventureux ont puisées dans leur imagination plutôt que dans l'analyse des textes. Il justifie ses assertions par des autorités, tout en s'abstenant d'accumuler les citations. Nombre de savants, dans le cours du dix-septième siècle même, ne manquaient pas d'encombrer chacune des questions qu'ils examinaient d'un bagage d'érudition qui faisait plus d'honneur à leur mémoire ou à leur patience qu'à leur discernement. Fauchet n'a point donné dans ce travers, si commun chez ses contemporains. A l'époque où il écrivait, la question de l'origine du langage, ou plutôt la recherche illusoire de la première langue parlée par les hommes, était bien faite pour séduire un érudit. Cependant notre auteur se refuse ; il se contente de dire, en passant, que le temps a fait disparaître les traces de cet idiome mystérieux. Il écarte l'opinion des hébraïsants, qui revendiquaient la priorité en faveur de la langue de Moïse, opinion qui fut depuis soutenue par Bochart et par un certain nombre de linguistes. Il ne dit qu'un mot de la prétention des Égyptiens et de l'expérience peu concluante attribuée au roi Psamméticus. Il s'arrête volontiers à cette idée, que la première langue a été inspirée à l'homme par Dieu même, afin qu'il pût faire usage de sa raison dans ses rapports avec ses semblables. N'est-ce pas avouer sagement son ignorance ? La science moderne s'exprime-t-elle d'une manière bien différente ?

Voici la conclusion à laquelle s'est arrêté M. Cournot, qui, dans son récent ouvrage, a examiné le même problème... « D'où l'idée très-naturelle que, sinon toutes les langues, du moins les

langues très-anciennes qui offrent à un degré éminent la réunion de pareils caractères, ont dû se former quasi tout d'une pièce *par un secret de la nature* qu'elle semble avoir depuis longtemps oublié<sup>1</sup>. »

Nous avons hâte d'arriver à l'étude des causes qui ont fait de notre langue française un idiome néo-latin plutôt qu'un idiome celtique ou germanique. Nous connaissons le résultat : il n'est pas douteux que l'alluvion romaine a fait disparaître à peu près toutes les traces de la langue et des traditions de la Gaule, et que l'invasion germanique, d'un autre côté, n'a eu qu'une action très-limitée sur le génie de notre idiome. Ce grand fait a plus d'une fois déconcerté la critique, parce qu'il semble donner un démenti à toutes les théories *à priori* que l'on pourrait fonder sur l'inégalité du nombre des conquérants et de la race conquise, sur l'énergie de celle-ci et sa vitalité.

Fauchet a résolu en quelques lignes les questions que nous ne faisons qu'indiquer ; deux causes, selon lui, peuvent modifier la langue d'un pays : l'altération de la prononciation et la conquête. Mais la conquête produit des effets différents, suivant que le vainqueur possède une civilisation et une langue plus développées que celles du vaincu, ou que la race conquise, à l'inverse, a cette supériorité de culture intellectuelle sur la race conquérante.

Que s'est-il passé d'abord à la suite de l'invasion romaine dans les Gaules ?

« Quand un peuple est contraint recevoir en sa terre un nouveau maître plus puissant et vivre sous loix nouvelles.... une partie des vaincus, et mesmes les principaux, pour éviter le mauvais traitement que les opiniâtres reçoivent, apprennent la langue des victorieux, oubliant peu à peu la leur propre : ce que toutefois ils ne peuvent si nettement, qu'il ne demeure une grande diversité entre la prononciation des naturels ou des nouveaux et apprentifs... »

« ..... Les Gaulois ne furent pas moins assujétis par les armes des Romains que par les délices étrangères qu'ils apportèrent, et lesquelles volontiers les vainqueurs embrassèrent, voyant qu'ils pouvoient y fournir et les entretenir aussi aisément que

<sup>1</sup> *Traité de l'enchaînement des idées...* t. II, p. 35.



leurs seigneurs. Tellement que les richesses de ce païs furent cause de faire tant plus tost apprendre les langues, maistresses du plus grand usage des voluptés. »

Il examine ensuite quel a été le résultat de l'invasion franque :

« Le plus souvent, il advient que les victorieux, sortans d'un mauvais païs, pour entrer en un bien gras et délicieux, se laissent prendre aux voluptez qu'ils rencontrent, et ne les pouvans appeler par leurs noms propres, sont contraints de les emprunter de ceux qui en usaient ; et à la fin, eux-mêmes, vaincus des plaisirs, pour avoir une entière joye, altérer leur langue qui ne peut déclarer tant de délicatesses. Ainsi furent perdues celles des Goths, Francs et Lombards, après la conquête d'Espagne, Gaule et Italie. A quoy les Romains ne furent sujets, quand ils se firent maîtres de ce païs<sup>1</sup>. »

Plus loin, il écrit encore : « Toutefois, les Francs, venus de mauvais païs, ne furent pas si curieux d'introduire leur langue que les Romains ; tant pour les raisons que j'ay dites, que pour avoir laissé vivre les anciens habitans de la Gaule en leurs loix, user des mesmes habillemens, armes et enseignes de guerre que devant leur venue<sup>2</sup>. »

Ainsi, les deux faits principaux, désormais acquis à la science, ont été parfaitement saisis par notre auteur, savoir : la facilité avec laquelle la langue latine a pris irrévocablement racine en Gaule et le peu d'influence de l'invasion germanique sur les résultats de la conquête romaine. Les conséquences de ce fait complexe ne lui ont pas échappé : il s'est demandé si l'on peut retrouver des vestiges de la langue celtique sous cette double alluvion latine et germanique. Il explique dans son chapitre III comment « les païs qui moins ont esté envahis et domtez (comme inaccessibles par la roideur des montagnes ou marez bourbeux), ont moins souffert de mutation, et par conséquent ont gardé leur langue entière par plus grand espace de temps. Aussi, estce la cause pourquoy aucuns pensent qu'il faut chercher l'ancienne langue gauloise aux lieux esquels les Romains n'ont point esté, ou (à tout le moins) peu fréquenté, ainsi que la basse Bretagne, Hollande, Zélande, les montagnes des Souisses

<sup>1</sup> Chap. II, *passim*.

<sup>2</sup> Chap. III.

et des Basques. Lesquels païs estans infertiles, rudes et malaisez d'aborder, servirent (comme il y a apparence) de retraite aux Gaulois, qui, ne pouvans endurer la servitude et joug des Romains, y conservèrent leur liberté avec leur langue maternelle. »

Toutefois Fauchet ne se hâte pas de généraliser, il ajoute : « Cela me semble plus vraisemblable que certain ; car combien nous est-il demeuré de mots' anciens, par lesquels nous puissions découvrir le vray langage gaulois ? »

A l'égard de l'Armorique, il reconnaît que cette région elle-même n'a pas échappé à toute invasion étrangère, et que la langue qui s'y parle n'est pas pure de tout mélange. Il conclut enfin, avec une réserve trop rare chez ses contemporains et chez les savants des deux derniers siècles, « qu'il faut en divers lieux de la France chercher les traces de cette ancienne langue, et que chacune province peut fournir quelques mots, et les dernières vaincues plus que les autres. »

Notre auteur résume enfin ses vues sur le caractère définitif de notre langue :

« Quant au langage duquel nos prédécesseurs ont usé depuis que les Romains furent chassés de la Gaule, jusques au roy Hue Capet et ses enfans, je croy qu'on le doit appeler romand plutost que françois, puisque la pluspart des paroles sont tirées du latin. La longue seigneurie que les Romains eurent en ce païs y planta leur langue ; et se trouvent d'assez bons témoignages que quand les Francs entrèrent en la Gaule, le peuple parlait jà un langage corrompu du latin et de l'ancien gaulois. »

Tout en rendant justice à l'exactitude des conclusions auxquelles s'est arrêté le président Fauchet, nous sommes loin de nous dissimuler qu'il restait beaucoup à faire après lui. Du reste, il n'a rien écrit d'où l'on puisse induire qu'il ait jamais admis l'existence d'une langue romane, à peu près régulière, née on ne sait sur quel point du territoire, et que les copistes ou les populations grossières auraient défigurée. L'unité, en pareille matière, est le résultat de nombreux tâtonnements, et Fauchet a fort bien vu que chaque centre politique eut d'abord son dialecte particulier ; que le temps, les contacts fréquents et l'émulation purent seuls assurer la prééminence aux locutions les plus claires, les plus satisfaisantes pour l'intelligence, en éli-

minant les formes incohérentes avec les mots mal faits. Dans son chapitre II, il marque les différences ou les changements qui tiennent à la conformation des organes de la voix et à la prononciation, « laquelle, altérée par vice de nature ou par accident, fait que la parole n'a pas toujours un même son en la bouche des hommes naiz en pareil climat. Dont vient que vous oyez aucuns tirer leur parole plus du gozier, autres la contraindre, serrans les dents, et quelques-uns la jetter du bout des lèvres. »

Dans son chapitre IV, Fauchet dit, en quelques mots, que les ducs et comtes, sous Hugues Capet, « ne se soucièrent beaucoup de hanter la cour de ce nouveau Roy, ne se patronner sur ses mœurs, et encore moins suyvre son langage qui, à la fin, ne se trouva de plus grande estendue que son domaine, raccourci par ces harpyes. »

« ..... Ce qui donna occasion aux poètes et hommes ingénieux qui en ce temps là voulurent escrire, user de la langue de ces Roystelets pour davantage leur complaire et monstrier qu'ils n'avoient que faire d'emprunter aucune chose de leurs voisins. »

M. du Méril exprime la même pensée avec plus de méthode et de développements : « Jusqu'à cette fusion de tous les dialectes de province dans une langue nationale, chaque foyer d'intelligence avait sa littérature particulière où se retrouvaient naturellement tous les caractères de son langage domestique, c'est-à-dire souvent toutes ses irrégularités<sup>1</sup>. »

Nous n'avons rien à ajouter au chapitre V, dans lequel Fauchet traite des progrès, de la propagation et des conquêtes de la langue française en Europe et en Orient ; mais nous devons insister avec lui sur les origines de la poésie et de la rime qu'il expose avec une netteté et une réserve tout à fait scientifiques.

Il commence par réfuter l'opinion des auteurs qui faisaient honneur aux Latins de la recherche de la rime, en s'appuyant sur les nombreux exemples d'assonance que l'on rencontre dans les poètes du meilleur temps. Il est facile de s'expliquer le hasard fréquent qui amenait le retour des mêmes terminaisons dans une langue à flexions, et des difficultés que les poètes les plus soigneux avaient à vaincre pour éviter la rencontre de deux

<sup>1</sup> *Floire et Blancheflor*, introduction, p. CCXII.

vers rimant ensemble. La même observation s'applique aux vers dits *léonins*. Des curieux ont compté dans Virgile neuf cent vingt-quatre vers demi-léonins ; nous reviendrons sur cette particularité. Qu'il nous suffise de faire observer, d'après un auteur que nous aimons à citer, que l'oreille, accoutumée aux désinences uniformes, n'y attachait sans doute qu'une médiocre importance, et, en outre, qu'elle était à peine effleurée par le son de la dernière syllabe du vers, syllabe qui, n'étant jamais accentuée, passait inaperçue<sup>1</sup>.

Fauchet a évité avec soin de confondre le rythme avec la rime, et a fort bien saisi la différence profonde qui distingue la métrique française de la prosodie latine.

« Le rythme, dit-il, est la différence que nous observons, pour le regard du temps, en la prononciation des syllabes. »

Étant donné un mot quelconque, les syllabes qui le composent sont longues ou brèves, accentuées ou non accentuées. Celui qui prononce une phrase composée de plusieurs mots ne peut s'empêcher de lui donner un certain mouvement, une physionomie spéciale qui dépend de la combinaison, de la place respective des longues ou des brèves, des accents, des sons plus ou moins forts, plus ou moins faibles. Ce rythme pourra être agréable ou désagréable, mais on n'a pas encore le vers proprement dit. « Tout ce qui tombe, écrivait Fauchet, d'après Cicéron, sous quelque mesure et jugements des oreilles, encore qu'il soit éloigné du vers, est appelé *nombre*, en grec *ῥυθμός*. »

Dès que l'on observe qu'une certaine succession de longues et de brèves est plus particulièrement agréable qu'une autre disposition de syllabes, il est facile de reproduire la même impression sur l'oreille, en assujettissant les divers éléments de la phrase à des lois déterminées, à une symétrie particulière. Les éléments de la phrase rythmée sont les pieds, qui se composent de deux syllabes au moins et de quatre au plus. Les pieds juxtaposés, suivant un ordre où les longues et les brèves se succèdent sans monotonie, constituent une phrase nombreuse, un mètre. Pour qu'elle devienne vers, il faut, disait saint Augustin, traduit ici par notre auteur, non-seulement *qu'elle coule avec pieds légitimes*, sans fin déterminée, mais encore qu'elle soit coupée

<sup>1</sup> Ed. du Mèril, *Poésies populaires latines*, p. 81, n° 1.

symétriquement ; qu'entre chaque temps d'arrêt, l'on compte un nombre uniforme de pieds ou de mesures, et que chaque série de pieds se termine par une chute identique.

Tant que la quantité, qui ne se fixa qu'assez tard à Rome, fut respectée, tant que la prononciation fut à peu près correcte, la poésie resta soumise aux lois établies. Plus tard, l'oubli des règles rendit le vers méconnaissable, mais laissa subsister le besoin de rythme. Il était fondé sur la valeur musicale des sons, et, à ce titre, il était plus facile à trouver par de *simples gens*, comme le dit Fauchet. Le rythme est, en effet, donné par l'instinct, et il devait survivre au mètre, qui disparut avec le sentiment de la quantité.

M. du Méril a parfaitement expliqué cette transformation : il constate que l'introduction des étrangers dans la société romaine, à tous les degrés, altéra la langue et la prosodie ; que le christianisme fut instinctivement hostile à une forme métrique, dont la valeur était en quelque sorte indépendante de la pensée. L'accent acquit l'importance que perdit la quantité, et celle de la césure, qui décidait de l'allure du vers, fut de plus en plus exagérée. On eut donc des vers dont le rythme et la coupe ne furent pas changés, mais où la quantité cessa d'être observée <sup>1</sup>.

Dans des vers tels que le suivant :

Quis mi | hi tribu | at ut | fletus | cessent im | mensi,

on voit le rythme qui se soutient et qui forme un vers sans aucun mètre régulier, ou plutôt le mètre ici est tout à fait artificiel et de convention.

Dans les chants en usage dans les églises, le sens général et le mouvement rythmique avaient plus d'importance que la prosodie et les nuances : la musique ne se préoccupa que de la qualité du son ; elle marqua fortement soit la fin, soit l'hémistiche, par quelque chose de matériel, par une assonance. Et comme ce retour du même son donnait plus de valeur au rythme, on prit ce dernier mot pour synonyme de consonance : « *Rythmus est consona paritas syllabarum sub certo numero comprehensarum.* »

<sup>1</sup> Voir *Poésies populaires latines*, introduction, p. LXV et suiv.

« Quandoque (poësis) etiam carmen rhythmicum vocatur, quia « fine similiter terminatur. »

D'après ces deux citations empruntées par M. du Méril à des auteurs du quatorzième siècle <sup>1</sup>, on s'explique que nos écrivains français aient confondu le rythme et la rime.

Désormais la régularité du vers ne dépendit que du nombre des syllabes et de l'assonance portant, soit sur la dernière syllabe du vers, soit sur celle de l'hémistiche. On fit des vers ayant des rimes finales et intérieures, où les sons se répétaient symétriquement comme dans le suivant :

Pervia divisi patuerunt cœrula ponti.

Le système des vers monorimes prévaut dans les hymnes de saint Hilaire, de saint Damase, de saint Ambroise (au quatrième siècle), dans le poème de Tertullien, *De judicio Domini*, dans le poème de saint Augustin contre les donatistes.

Quant aux vers léonins, Fauchet, sans rien affirmer, cite la tradition qui en attribue l'invention au pape Léon II, mort en 683. D'autres en font honneur à Léon IV, mort en 847, ou à un chanoine de Notre-Dame, nommé Léon (1191-1198). Or il est bizarre que ce dernier, dans son poème sur l'*Ancien Testament*, n'ait précisément pas employé ce genre de vers dans le sens qui nous occupe.

Cette question se complique d'ailleurs d'un autre fait : on donna aussi le nom de rime *léonine*, ou plutôt *léonime*, à l'assonance dont parle Fauchet dans son chapitre VIII : il s'agit de la rime riche qui porte toujours sur deux voyelles, et qui fut employée non-seulement par les poètes latins, mais encore par les français. M. du Méril cite, à cet égard, un passage décisif :

Mais léonine s'appelle  
Quant la syllabe derrenière  
Et pénultième voyelle  
Est de rime bonne et entière

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 77, note 1. — D'ailleurs, nous savons par le même auteur que la nouvelle forme de poésie existait avec ses principales règles vers 750, puisque saint Boniface disait, en parlant de son petit poème : « ... Non « pedum mensura elucubratum, sed octonis syllabis in unoquolibet versu « compositis, una eademque littera comparibus linearum tramitibus ap- « tata. » Voir *Mélanges archéologiques*, p. 351, n° 1.

A tout le moins aux féminines  
 Dictions : mais il peult suffire  
 D'une syllabe aux masculines,  
 Si trop commun terme n'y vire<sup>1</sup>.

Ainsi, nous connaissons deux espèces de vers léonins; elles ont été parfaitement définies par un auteur du quinzième siècle : « Sunt leonini qui eandem consonantiam habent in fine et in medio, verbi gratiâ :

Sicut hyems laurum non urit, nec rogos aurum.

« Consonantias habentes alii dicuntur leonini et dicuntur a leone, quia sicut leo inter alias feras majus habet dominium, « ita hæc species versuum...<sup>2</sup> »

Le vers léonin de la première espèce se rencontre pour la première fois dans le *Commonitorium fidelibus* d'Orientius : on peut en rapprocher une inscription du sixième siècle, citée par Baronius, et le poème de Marcus en l'honneur de saint Benoît.

La rime riche dite *léonine*, doit-elle son nom à ce chanoine de Notre-Dame que nous venons de citer ? C'est l'opinion d'Eberhart de Béthune et celle de M. Quicherat (*Versification française*, note 15). Il est vrai que ce poète, qui vivait au douzième siècle, a composé une épître au pape Alexandre, dont tous les vers riment sur deux syllabes. Mais nous trouvons, un siècle auparavant, l'épithaphe d'Albert, abbé de Saint-Mesmin, près d'Orléans, mort en 1036, dont les vers présentent la même particularité :

Hic jacet Albertus quondam regalia spernens,  
 Prudens atque pius, tantum cœlestia cernens.

La même recherche est évidente dans la chanson de Gottschalk, composée vers 847, bien que les dernières strophes ne renferment que de simples assonances<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Jardin de plaisance et fleur de rhétorique*.

<sup>2</sup> Ces citations sont empruntées à M. du Méril, p. 78, note 4, où se trouve un extrait du *Labyrinthus* d'Eberhart, qui attribue le vers léonin au poète Leonius.

<sup>3</sup> Du Méril, *Poésies populaires*, p. 253. Voir aussi p. 80, note 1. — Le même auteur s'est étendu plus longuement sur la rime dite *léonine*, dans ses *Origines de la versification française* (*Mélanges archéologiques*, p. 386, note 1), où il cite de nombreuses autorités.

On peut en dire autant de l'hymne contre la tyrannie du péché, attribué à saint Augustin, où les terminaisons en *ari* et en *est* se reproduisent avec affectation, et de l'épître à Charlemagne, citée dans le même recueil. Cette dernière renferme, en outre, de nombreuses allitérations <sup>1</sup>.

La rime perdit de sa faveur pendant la renaissance classique inaugurée par Charlemagne, quoique l'assonance se rencontre encore dans quelques petites pièces attribuées à Alcuin. Puis, au dixième, au onzième siècle, elle règne à peu près exclusivement<sup>2</sup>, au point que les poètes qui voulaient suivre la tradition classique se croyaient obligés de s'excuser de méconnaître l'usage et le goût populaires. La poésie française avait à cette date produit des œuvres considérables ; l'oreille, accoutumée au système de versification adopté par les trouvères, aurait considéré l'absence de rime, dans les vers latins, comme une imperfection.

### *Du vers français.*

Nous dirons peu de chose du vers français lui-même, dont Fauchet a parlé à propos du poème d'Alexandre, et à la suite de l'article de Jean li Nivelois. Il distingue l'alexandrin et le vers de huit syllabes, auquel il attribue une origine plus ancienne. Les auteurs qui se sont occupés des règles de notre versification ont adopté l'explication qu'il donne de la longueur des tirades monorimes que l'on rencontre dans tous les poèmes de longue haleine, tels que la Chanson de Roland.

Depuis, nos philologues modernes ont étudié plus attentivement le rythme du vers de dix syllabes. Primitivement, sans doute, la coupe à laquelle nous sommes accoutumés, la césure sur la quatrième syllabe, n'était pas invariable. M. Littré a analysé avec le soin le plus délicat la cantilène de sainte Eulalie<sup>3</sup>. Malgré les critiques dont son travail a été l'objet, on ne peut

<sup>1</sup> Voir p. 141, note 1.

<sup>2</sup> Indépendamment des poèmes anonymes, on peut citer les poètes suivants : Theodulus, Roswith, Heriger, Metellus de Tegersee, Alphanus, Wilbram, Waldo, Fromund, Sigbert, Hildebert, Marbod, Serlo, Donizo, etc.

<sup>3</sup> *Histoire de la langue française*, chap. ix.



méconnaître dans ce poème des vers de dix syllabes dont la césure est au sixième pied ; tels sont les suivants :

5. Elle non eskoltet — les mals conselliers.

7. Ne por or net argent, — ne paramens.

20. Elle colpes non avret, — por o no s'coist.

Dans la chanson d'*Aiol*, dans le poème burlesque d'*Audigier*, les vers de dix syllabes ont tous la césure placée de la même manière :

Aiol entra ès rues — parmi l'estrée

Sa lance estoit moult torte — et enfumée.

Ce rythme qui caractérise l'endécasyllabe italien, convient davantage à une langue musicale, il ralentit l'allure du vers, et les vers français modernes que cite M. Quicherat paraissent avoir été faits sur la musique ; ceux qu'il emprunte à des comédies de Voltaire sont extrêmement disgracieux <sup>1</sup>. Scoppa lui-même, tout Italien qu'il était, préférerait la coupe du vers français.

Les Provençaux paraissent avoir aussi repoussé la césure placée à la sixième syllabe : « Les vers de cette mesure, dit un auteur du quatorzième siècle, n'ont pas une cadence agréable, et nous n'avons jamais vu qu'on s'en soit servi <sup>2</sup>. » Cependant nous avons tout un poème provençal, *Girart de Roussillon*, où les vers de dix syllabes sont ainsi coupés.

Il est temps d'arriver à l'examen sommaire des œuvres dont l'analyse fait le fond même de l'ouvrage de Fauchet. Le lecteur le moins familier avec l'étude de notre ancienne poésie sera surpris du nombre considérable des poèmes que nous ont légués le douzième et le treizième siècle, de la variété des genres qui ont été cultivés et de la vaste érudition dont notre auteur a fait preuve, dans un temps où ces poèmes ne pouvaient être lus que dans les manuscrits.

Les plus importants, sinon les plus parfaits, sont ces immenses épopées ou chansons de geste que les continuateurs de l'*Histoire littéraire* et de récentes publications ont remis en honneur. Fauchet ne donne que des noms propres, fixe quelques dates, indique les sujets par des sommaires ; il n'a voulu composer

<sup>1</sup> *Versification française*, p. 181 et 532.

<sup>2</sup> *La flors del gay saber*, cité dans Quicherat.

qu'un précis, et d'ailleurs le temps n'était pas encore venu où une synthèse élevée pourrait classer ces vastes poèmes, embrasser d'un seul coup d'œil les événements politiques, les traditions héroïques de notre histoire, rattacher les progrès de la langue au progrès de l'unité française, et la renaissance du treizième siècle au mouvement des croisades, aux luttes féodales, etc.

Suivant M. d'Héricaut <sup>1</sup>, le premier germe des chansons de geste se trouve dans les chants populaires en langue tudesque, par lesquels les poètes barbares célébraient les grandes actions des héros germaniques. Ces chants furent traduits et développés d'abord dans les poèmes latins ; puis, lorsque la langue française eut acquis une richesse et une souplesse suffisantes, les trouvères firent passer ces épopées dans le nouvel idiome.

Telle est à peu près l'opinion de M. Barrois : « Le théotisque, dit-il, langue maternelle de Charlemagne et d'Oger, fut aussi celle des premières cantilènes du cycle. L'empereur lui-même avait écrit des chants traditionnels redisant les hauts faits des princes germaniques, afin que la mémoire en fût perpétuée parmi les hommes.

« L'antique chanson latine est une traduction par les clercs des chansons vulgaires qui intéressaient l'Eglise ; elle conserve la physionomie mnémonique des originaux ; les assonances y sont répétées et les petits vers ont une préférence marquée. » Il scande ainsi la fameuse chanson de Clotaire II :

Chlotar' est canere  
De rege Francorum,  
Qui ivit pugnare  
In gentem Saxonum <sup>2</sup>.

Cette opinion peut être contestée dans les détails ; on peut dire avec M. Henri Martin, par exemple <sup>3</sup>, que les chants recueillis par Charlemagne appartiennent à un premier cycle épique qui roulait principalement sur la lutte des Germains contre Attila, et qui disparut de notre sol avec la langue tudesque.

On peut contester, comme l'a fait M. Meyer <sup>4</sup>, qu'il y ait un

<sup>1</sup> *Essai sur l'origine de l'épopée française.*

<sup>2</sup> *Éléments carlovingiens*, p. 90, 93, *passim*.

<sup>3</sup> *Histoire de France*, t. III, p. 342.

<sup>4</sup> *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, 1860.

rapport de filiation entre le chant francique composé pour célébrer la victoire de Saucour, de 882, et le fragment de *Gormond et Isambard*, en langue d'oïl, où figure le même héros normand, Garamondus ou Gormond. Il n'en est pas moins constant que du sixième siècle au douzième, la poésie populaire s'empara des traditions de famille, exalta les faits glorieux et livra au mépris public les actions honteuses. Quant aux chants historiques qui célébraient une race illustre, ils sont suffisamment désignés dans ce passage de Théganus : « Poetica carmina gentilia quæ in juventute didicerat respuit. » (Il s'agit de Louis le Débonnaire<sup>1</sup>.) Ceux que fit recueillir Charlemagne avaient sans doute le même caractère. Albéric de Trois-Fontaines rapporte que dans les chansons, Oger était appelé Lothaire *le Superbe*<sup>2</sup>. Il dit plus loin que les chanteurs avaient l'habitude de changer ainsi les noms propres, soit par ignorance, soit par goût. Alfrid, dans la Vie de saint Ludger, parle d'un certain Bernlef que ses voisins recherchaient beaucoup pour le talent avec lequel il contait, en chantant, les faits anciens et les guerres des rois : *Antiquorum actus et regum certamina bene noverat psallendo* PROMERE<sup>3</sup>.

Arnulf, « chapelain du duc de Normandie, dit Raymond d'Agiles, était en butte à des satires, *Adeo ut vulgares cantus de eo inhoneste composuissent.* »

Toute la question est de savoir si un certain nombre de ces poèmes que le peuple écoutait avidement, étaient écrits primitivement dans un latin relativement classique, ou bien s'ils étaient composés d'abord dans l'idiome vulgaire, quel qu'il fût, tudesque ou latin, en voie de décomposition. Or, la réponse ne saurait guère être douteuse.

M. du Méril croit pouvoir affirmer, pour le *Waltharius* entre autres, qu'il a été reproduit en latin, d'après un original allemand d'une haute antiquité. « La vivacité des images, la couleur chaude, le mouvement épique qui caractérisent le *Waltharius*, surtout à la fin, ne sauraient être attribués à l'inspiration spontanée d'un poète karlingien... »

« Les vieilles traditions étaient, pour la plupart, rédigées en vers populaires, et passaient de bouche en bouche pendant une

<sup>1</sup> Chap. XIX, *Vita Ludovici*.

<sup>2</sup> *Chronique*, part. I, p. 91.

<sup>3</sup> Ap. Pertz, *Monumenta*, t. II, p. 412.

longue suite de générations<sup>1</sup>. » Or, comme un fort grand nombre de nos poèmes héroïques sont empruntés à l'histoire de Charlemagne et de ses prédécesseurs, qui parlaient de préférence le tudesque, tout permet de présumer qu'ils ont pour origine des chants composés d'abord dans cet idiome. Ils furent traduits ou paraphrasés en latin, la seule langue classique, puis ils passèrent dans la langue d'oïl du onzième ou du douzième siècle.

Une des preuves les plus manifestes que ces épopées, quelque surchargées de fictions qu'elles soient, ne sont pas le produit de l'imagination personnelle des trouvères, c'est le fond de vérité qui frappe les esprits les moins clairvoyants. « On y trouve sans cesse des détails topographiques exacts et concordants, bien qu'émanés de bouches différentes, des noms historiques toujours les mêmes, malgré leur versatilité graphique. Les épisodes auraient-ils toujours l'Austrasie pour point de départ? Serait-ce toujours le Rhin, la Meuse, la Moselle, les Ardennes, la Neustrie? Lorsque le merveilleux apparaît, revêtirait-il toujours les mêmes formes<sup>2</sup>? »

Lorsque la chanson de geste naquit, les faits, déjà éloignés, avaient perdu leur connexion; l'imagination pouvait se donner carrière, à la condition de conserver certaines données essentielles, certains types sacrés. D'une part, l'histoire générale avait fourni les expéditions de Pepin et de Charlemagne contre les infidèles, les querelles de leurs successeurs et les invasions normandes. D'un autre côté, chaque centre provincial avait son histoire, ses légendes particulières, ses héros illustrés dans des luttes locales.

Cette double tradition engendra des légendes différentes qui dominèrent les faits eux-mêmes. Et d'abord tous les souvenirs, toutes les gloires de la race de Charlemagne se concentrent sur la tête du grand empereur. Il devient le chef de la guerre religieuse: les Normands, les Saxons et les Sarrasins sont confondus entre eux. Le mouvement qui produisit les croisades donna une nouvelle vivacité aux souvenirs des premières luttes contre les infidèles. Les croisades elles-mêmes donnèrent naissance à un nouveau type, celui de Godefroid de Bouillon, qui aura sa geste

<sup>1</sup> *Poésies populaires*, p. 314 et 316, en note.

<sup>2</sup> Barrois, *Traditions carlovingiennes*, p. 267.

et sa légende. Celle d'Atila fut alors oubliée. Mais la féodalité avait développé en même temps de puissantes individualités et avait réagi sur les événements antérieurs. Les luttes des grands feudataires rappelaient celles des grands officiers contre les derniers Carlovingiens, celles des leudes contre les Mérovingiens. Les traits particuliers qui donnaient à chacun des pairs auxiliaires de Charlemagne une physionomie distincte, s'accroissent de plus en plus.

Bien que le siècle fût pleinement historique, une sorte de mirage, dit M. Littré, changea les proportions des hommes et des choses, déplaça les distances dans le temps et dans l'espace. A côté d'un Charlemagne, symbole et type de la royauté puissante, honorée, préposée à la défense de la religion et de l'indépendance nationale, on rencontre un Charlemagne amoindri, qui se confond avec ses faibles successeurs. Il arriva un temps où les souvenirs populaires se tournèrent contre la royauté; dans cette légende nouvelle, « la trahison et la fourberie sont les armes de ces Carlovingiens, qui, en droite guerre, ne sauraient tenir tête aux grands vassaux, et qui, cependant, sont les provocateurs de conflits, les spoliateurs de la veuve et de l'orphelin, les violateurs des droits féodaux <sup>1</sup>. »

A côté du sentiment politique qui donnait aux événements un caractère féodal légendaire, nous pourrions signaler le besoin que paraissent avoir éprouvé les trouvères de coordonner ces histoires, de créer des généalogies, d'attribuer à certaines races une sorte de prédestination providentielle héréditaire. De là un remaniement général de toutes les traditions, d'où sortirent les cycles de Pepin, de Garin de Monglane, des Lorrains, etc. Qu'il nous suffise pareillement d'indiquer à côté de ces créations d'origine carlovingienne, le cycle de la Table Ronde et d'Arthur, qui paraît avoir introduit des éléments nouveaux dans le monde poétique et chevaleresque, le culte de la femme et la féerie. Rappelons aussi le roman d'aventure et le cycle d'Alexandre le Grand, ceux de Thèbes et de Troie, qui sont d'origine grecque, et défrayèrent largement l'imagination des trouvères.

Dans l'espace d'un siècle et demi, ces diverses traditions qui sommeillaient dans les esprits ou dans les dépôts des monas-

<sup>1</sup> Voir Littré, *Histoire de la langue française*, t. I, p. 252 et suiv.

tères, reprirent une vie nouvelle. L'initiative du mouvement poétique qui donna naissance à ces prodigieuses créations, appartient incontestablement à notre France : « Ce fut un succès prodigieux, dit M. Littré<sup>1</sup>. L'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne traduisirent ou imitèrent ces poèmes, dont les héros devinrent populaires par toute l'Europe catholique et féodale. Une grande influence littéraire fut ainsi acquise à la France. Les esprits les plus divers et les plus lointains se laissèrent semblablement captiver; et comme dans un brillant et solennel banquet, la coupe de poésie fit le tour des peuples, unis par tant de liens... »

Le but principal que se proposait Fauchet, était de faire connaître, dans un traité peu volumineux, les noms et les œuvres des nombreux poètes du moyen âge qu'il avait lus. Il ne dépassa pas l'an treize cent, et cependant les noms qu'il lui fut possible de citer s'élevèrent à cent vingt-sept. On pourrait toutefois en excepter Pierre Gentien, qui termine sa nomenclature et qui appartient au quatorzième siècle. Cette liste est nécessairement incomplète et, en compulsant les histoires littéraires publiées depuis cinquante ans, il serait facile d'ajouter plus de deux cent vingt noms à ceux qu'a réunis Fauchet. Les plus célèbres parmi les poètes qu'il n'a pas connus sont : Aymé de Varennes, auteur du roman de Florimond; Benoît de Sainte-Maure, auquel on a longtemps attribué la *Chronique des ducs de Normandie*; Bertrand de Bar-sur-Aube, auteur de *Girart de Viane*; Quesne de Béthune; Garnier de Pont-Saint-Maxence, auteur de la *Vie de Thomas Becket*; Gautier d'Arras, auteur d'*Eracles*; Gibert de Montreuil, auteur du roman de la *Violette*; Graindor de Douai, auteur de la *chanson d'Antioche*; Jean de Flagy, auteur de *Garin le Loherain*; Philippe Mouskes; Philippe de Bern, auteur de la *Manekine*; Denis Pyram, auteur de *Parthenopeus*; Raimbert de Paris, auteur de la *Chevalerie Ogier*; Richard Cœur de Lion, et l'auteur, quel qu'il soit, de la *chanson de Roland*. Sans méconnaître l'importance des noms omis par Fauchet, on peut dire qu'il avait lu avec soin les œuvres les plus considérables des trouvères, et que les genres les plus divers lui étaient familiers. On peut classer les poèmes dont il a rendu

<sup>1</sup> *Histoire de la langue française*, t. II, p. 253.

compte dans les catégories suivantes : Chansons de geste et romans carlovingiens ; romans de la Table Ronde et poèmes d'aventures ; romans historiques (tels que l'*Alexandriade* et le roman de *Brut*) ; romans allégoriques (tels que le *Tournoiement de l'Antechrist*, et le roman de la *Rose*) ; poèmes mystiques et moraux (le *Songe d'enfer*, l'*Évangile des femmes*, et le *Dolopathos*) ; poèmes satiriques (la Bible Guiot, le *Roman du Renard*) ; contes et fabliaux, fables, chansons et jeux-partis.

Il n'a point parlé des hagiographes ni des *lais*, bien qu'il connût les poésies de Marie de France : il ne cite pas les volumineux et lapidaires, les traductions en vers des livres saints. Il est surprenant qu'il n'ait point connu les poèmes dialogués, tels que le *Miracle de Théophile*, de Rutebœuf ; le *Jeu de Robin et de Marion*, et celui du *Pèlerin*, d'Adam de la Halle ; le *Jeu de Saint-Nicolas*, par Jean Bodel.

Ces omissions ne doivent pas nous étonner : à l'époque où Fauchet écrivait, ce genre de recherches était fort négligé. Il se fait honneur précisément d'avoir exploré le premier un domaine à peu près ignoré de ses contemporains ; il a pris pour devise ces vers improvisés au bas de son portrait :

Ce qui estoit espars et délaissé  
Ha ce Fauchet aux François amassé.

Les manuscrits étaient épars entre bien des mains différentes ; leurs possesseurs les plus éclairés ignoraient les richesses qu'ils renfermaient. C'est à peine si aujourd'hui tous les documents classés dans nos dépôts publics sont connus. Depuis cinquante ans, plus de vingt philologues distingués se sont livrés à l'étude de nos anciens poètes ; et pourtant l'analyse des œuvres du treizième siècle n'est terminée que d'hier ; nombre d'articles insérés dans l'*Histoire littéraire* sont à refaire... Ce n'est qu'en 1859 que M. Passy a fait connaître les manuscrits auxquels Fauchet a emprunté les analyses des nombreux jeux-partis de Jean Bretel, et des douze poètes qui se groupent autour de lui<sup>1</sup>.

Disons-le hardiment, de tous les érudits qui ont traité les mêmes sujets, aucun n'a embrassé un cadre aussi large que

<sup>1</sup> Voir *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, 1859.

notre auteur, et il en est fort peu qui aient étudié d'aussi près les manuscrits. Ajoutons qu'il travaillait sans autre guide que son instinct et son goût, et que la plupart de ses appréciations, sans être d'un ordre bien élevé, sont extrêmement judicieuses.

Le classement qu'il a adopté est assez arbitraire : il n'a suivi ni l'ordre chronologique ni l'ordre alphabétique, qui nous paraît le plus sûr. Il a donné le premier rang aux poèmes de *Brut* et d'*Alexandre* ; mais il a rejeté trop loin les romans attribués à Huon de Villeneuve ; il a interrompu la série des romans, en y intercalant les œuvres moins importantes de Guiot de Provins, de Thibaut de Mailly et de Raoul de Houdan. Quant à Guillaume de Lorris et à Jean de Meung, on s'explique qu'ils aient été rejetés à la fin du recueil, puisqu'ils forment une transition naturelle entre le treizième et le quatorzième siècles.

En général, on peut dire qu'il a donné la première place aux poètes les plus anciens, tels qu'Alexandre de Paris, Lambert le Court et Robert Wace, qui appartiennent au douzième siècle, tandis que Hébert, Thibaut de Navarre, Adam de la Halle, Rutebœuf, appartiennent au siècle suivant. Il suit volontiers, dans l'analyse des œuvres qui lui ont passé sous les yeux, l'ordre adopté par les copistes. Ainsi, au commencement de l'article de Thibaut de Champagne, Fauchet nous avertit qu'il parlera des soixante-quatre chansonniers nommés dans le manuscrit, sans intervertir le classement du recueil. « Il y a apparence, dit-il, que celui qui l'a composé, les a mis dans l'âge qu'ils ont flori. »

Il ne négligeait aucune des sources qui pouvaient augmenter la liste des poètes qu'il voulait tirer de l'oubli : c'est ainsi qu'il a fait plusieurs emprunts au roman connu sous le titre de *Guillaume de Dole*, auquel son auteur avait donné le titre de *Roman de la Rose*. Tels sont les articles de Renaut de Sabueil, de Doete de Troyes, de Jonglet, de Hues de Braie-Selve. Ce roman, en effet, de même que ceux de la *Poire* et de la *Violette*, contient un grand nombre de chansons qui circulaient du temps de son auteur.

Quant à la manière dont il rend compte des poésies qu'il se proposait de faire connaître, nous avouons qu'elle n'est rien moins que méthodique. Tantôt il paraphrase avec complaisance des fabliaux de Courte-Barbe, de Jehan le Galois, ou de Chape-



lain, dans lesquels la verve gauloise brave trop souvent l'honnêteté; tantôt il se contentera de donner le titre d'un roman qui, par son importance, aurait mérité une analyse complète. Les dates et les rapprochements historiques qu'il relève sont généralement exacts : ses citations ont spécialement pour but de signaler le nom du poète, quelque particularité de sa biographie, de son caractère ou de son style. Souvent les auteurs de l'*Histoire littéraire* se sont contentés de reproduire ce qu'il a dit. Il aime à transcrire les expressions proverbiales, les antithèses, les allégories ingénieusement tournées, les mots composés qui peignent les objets. Le seizième siècle lisait encore le *Roman de la Rose*; les sentiments délicats, subtils, raffinés, qui abondent dans ce livre, avaient défrayé les poètes du quatorzième et du quinzième siècles; ceux de la Pléiade n'avaient pas fait beaucoup d'efforts pour secouer cette tradition, et les érudits qui, comme Fauchet et Pasquier, lisaient les manuscrits du treizième siècle, y relevaient avec curiosité les qualités qu'ils admiraient dans leurs contemporains. C'est ce qui explique le soin avec lequel notre auteur analyse les sujets traités dans les jeux-partis composés par Bretel, Greiviller et leurs interlocuteurs.

Fauchet, qui avait donné la première édition de son recueil dès l'année 1581, l'aurait sans doute complété dans le cours des vingt années qui s'écoulèrent jusqu'à sa mort, s'il n'avait point perdu dans l'intervalle sa belle bibliothèque. Dans les dernières lignes qui terminent son ouvrage, il supplie les personnes qui possèdent des manuscrits de lui venir en aide, en récompense du soin qu'il a pris de leur révéler la valeur de tant de matériaux jusqu'alors négligés. « Il suffira, pour cette heure, dit-il, d'avoir montré la route à d'autres qui cingleront plus librement par ce golfe jadis incogneu. » Il avoue qu'il a eu entre les mains quelques romans dont il n'a point voulu parler, faute d'en connaître les auteurs. Il annonce, d'ailleurs, qu'il réservait pour un autre volume les poètes du quatorzième siècle, et il est vraisemblable qu'il avait réuni les matériaux de ce recueil, au fur et à mesure de ses lectures.

#### *Des manuscrits de Fauchet.*

Il n'est pas sans intérêt de rapporter ici tous les renseignements qu'il nous est possible de recueillir sur les précieux ma-

nuscripts qui ont appartenu à cet émule des Pithou, des du Tillet et des Pasquier.

Parlons d'abord des manuscrits dont Fauchet lui-même a donné l'indication. Il avait emprunté à Pasquier le manuscrit de la Bible Guiot et du poème de Hugues de Bersi : il en fait mention dans le chapitre qu'il a consacré à ce dernier, ainsi que dans l'article de Thibaut de Mailly. Ce manuscrit renfermait les fables de Marie de France, les vers de Thibaut de Mailly, et une traduction de la règle de Saint-Benoît. Il appartint ensuite à l'Église de Paris (côté E, n° 6), si nous nous en rapportons aux indications données par Barbasan <sup>1</sup>.

Fauchet parle encore d'un manuscrit qui appartenait à Henry de Mesmes, seigneur de Roissy, conseiller d'État, où il puisa des extraits des poésies du roi de Navarre, et de soixante-quatre autres poètes. Il s'est arrêté au comte de la Marche. Ce volume était mutilé, et indépendamment des poètes qui y étaient désignés, il renfermait plus de deux cents chansons anonymes <sup>2</sup>.

Dans l'article consacré à Eustache d'Amiens, le président cite « un recueil de chansons en dialogues, contenant des demandes et réponses amoureuses debatues pour et contre. » Il appartenait à Matherel, avocat au Parlement. Mais, outre cette collection de jeux-partis, Fauchet possédait en propre deux recueils de ce genre, qui font partie de la bibliothèque du Vatican, et sur lesquels M. Passy a donné les renseignements suivants :

« Le manuscrit 1490 a passé successivement de la bibliothèque de Fauchet dans celle de la reine Christine, et de celle de la reine dans celle du Vatican. On compte dix-huit feuillets de vélin à deux colonnes... La première pièce de chaque chansonnier était ornée d'une miniature, comme dans le manuscrit 7222 de la Bibliothèque impériale. » On y trouve en outre quatre-vingts jeux-partis.

« Le manuscrit 1522 du fonds *Regina* a appartenu à Fauchet. On lit ces mots sur la première feuille : C'est à moi Fauchet. La reine Christine l'acheta et le légua au pape. C'est un petit in-folio sur vélin, écriture du quatorzième siècle, à deux colonnes. Miniatures, vignettes, reliure en veau rouge. » Il s'ouvre par le

<sup>1</sup> *Dissertation sur l'origine de la langue française*, p. 52.

<sup>2</sup> Fauchet, articles de Thibaut, roi de Navarre, et du comte de la Marche.

*Roman de la Rose* ; on y trouve une suite de soixante et un jeux-partis, et il se termine par le *Tournoiement des dames*, auquel fait sans doute allusion le président, dans l'article de P. Gentien <sup>1</sup>.

Le manuscrit qui renferme le *Tournoiement de l'Antechrist*, par Huon de Méry, et qui a appartenu à Fauchet, fait partie de la bibliothèque de Stockholm. Le même volume contient cinquante-six ballades, une vingtaine de rondeaux, une quarantaine de pièces détachées, trois chansons, un Noël, un motet et quatre morceaux en prose. On y reconnaît des poésies d'Alain Chartier, de Jean de Meung, de Machault, etc. Fauchet y a mis des notes. Ce manuscrit in-8° du quinzième siècle, se compose de 272 feuillets.

La même bibliothèque possède un manuscrit in-folio de 140 feuillets, ayant appartenu à L. de Vernade, puis à Fauchet, qui y a mis son nom : ce recueil renferme le roman d'*Athis et Proflias*, par Alexandre de Bernai, dont il n'est pas fait mention dans l'article consacré à ce trouvère <sup>2</sup>.

M. Geffroy a pareillement décrit un manuscrit de Fauchet, renfermant une histoire des ducs d'Orléans et de Berry, de 1399 à 1411, et un autre volume in-folio du commencement du seizième siècle, où se trouve le roman de *Palamon et Arcita*. « C'est le beau roman des deux amants, Palamon et Arcita, et de la belle et saige Emylia, translaté de viel langaige et prose en nouveau et rimé par mademoiselle Anne de Graville, la male dame du Boys Malesherbes, du commandement de la Royne. »

« Je croi, a écrit Fauchet, que ce fut celle qui, contre le vouloir de l'admiral son père, espousa Thomas de Balzac, sire d'Antraguët. De sa doctrine fait mention Geoffroi Thori de Bourges en son livre de Champ-Fleuri. Le livre fut composé l'an d'après la veue faite à Ardres, entre les rois François I<sup>er</sup> et Henri VIII, roi d'Angleterre, l'an 1520. »

Le manuscrit de *Guillaume de Dole*, où Fauchet a puisé de précieux renseignements, a été décrit par MM. Renan et Darem-

<sup>1</sup> *Ecole des chartes*, 1859, p. 5, 6.

<sup>2</sup> Rapport de M. Geffroy, dans les *Archives des missions scientifiques*, t. IV, p. 266, 285.

berg : ils en ont donné de nombreux extraits dans le rapport de leur mission scientifique en Italie <sup>1</sup>.

Pour être complet, nous transcrivons ici, d'après les auteurs de l'*Histoire littéraire* (t. XXII), une note intéressante, écrite par le président, sur le manuscrit d'un roman intitulé *la Bretagne conquise*.

« Je n'ai trouvé aucune marque du temps que ce roman a esté composé ; mais il y a plusieurs traits pareils à ceux des romans de Regnault de Montauban, Doon et Garnier de Nantoil, composez du temps de Philippe Auguste, roi de France. Je n'ai point veu de roman où la césure fut plus licentieuse. Et si, il ne parle point tant d'Orient que les autres romans, ce qui me feroit volontiers penser qu'il fut plus ancien que les romans que j'ai nommez. »

M. P. Paris a décrit, d'un autre côté, le manuscrit de la bibliothèque, n° 7190 <sup>4</sup>, qui a appartenu successivement à Nicole Gilles, à Fauchet et à Julien Brodeau. Il renferme le roman de *Judas Machabée*, avec des notes explicatives du président <sup>2</sup>.

Ajoutons à ces mentions (fort incomplètes sans doute) l'indication suivante. Le poème intitulé « l'*Ordène de chevalerie*, ensi « Ke li quens Hues de Tabarie l'ensigna au soudan Salehadin, » se trouvait dans un manuscrit, in-quarto, côté M, n° 7, de l'Eglise de Paris. Il a passé successivement des mains de Fauchet, qui y a mis des notes, en celles de Loysel, puis à son neveu Joly, chantre de Notre-Dame, et enfin au chapitre, auquel ce dernier le légua. Ce volume renferme en outre plusieurs pièces qui ont été citées par du Cange et, entre autres, *les Enseignemens du Roy saint Louis à ses enfants* <sup>3</sup>. »

### III

#### FAUCHET HISTORIEN.

S'il faut en croire le *Menagiana*, ou plutôt Gomberville, auquel ce trait a été emprunté, ce qui détourna le roi Louis XIII

<sup>1</sup> *Archives des missions*, t. I, p. 279.

<sup>2</sup> P. Paris, *Manuscrits*, t. VI, p. 208.

<sup>3</sup> Barbazan, dans l'Avertissement en tête de son recueil.

de l'étude, fut qu'on lui donna à lire l'Histoire de France par Fauchet. « Le mauvais langage de cet auteur lui donna ce dégoût, quoique d'ailleurs il y ait de bonnes choses<sup>1</sup>. »

Nous conviendrons sans peine que cette compilation est d'une lecture difficile ; qu'elle n'a ni le charme de nos anciennes chroniques, ni l'intérêt d'une histoire politique telle que pourrait l'écrire un de nos contemporains. Fauchet n'est qu'un compilateur qui n'a visé qu'à l'exactitude, en faisant bon marché de toutes les autres qualités de l'historien. Il a réuni des matériaux excellents, mais il n'a rien construit : il semble qu'il n'ait écrit que pour lui, et cependant il a travaillé plus de trente ans à cet ouvrage, qu'il a tiré tout entier des sources les plus authentiques.

Son histoire se compose de deux volumes qui, dans l'édition de 1610, n'ont pas de pagination distincte, et font corps avec les autres ouvrages. Mais si l'on consulte le plan de l'auteur, on voit qu'il a divisé cette histoire en trois parties, formant chacune un ouvrage distinct, qu'il a publié d'abord séparément. La première partie intitulée : *Les Antiquitez gauloises et françoises*, et divisée en cinq livres, contient les choses advenues en Gaule et en France jusques en l'an 751 de Jésus-Christ. La dédicace, adressée au roi Henri IV, est datée du 8 septembre 1599. La seconde partie, ou *Fleur de la maison de Charlemagne*, forme, dans l'édition de 1610, la première partie du second volume des *Antiquitez françoises*. Elle contient les faits de *Pepin et ses successeurs depuis l'an 751 jusques à l'an 840 de Jésus-Christ*, et elle est divisée en trois livres (les VI<sup>e</sup>, VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> de l'ouvrage complet). La dédicace, adressée, comme la précédente, à Henri IV, est datée du 1<sup>er</sup> janvier 1601. La dernière partie, ou *Déclin de la maison de Charlemagne*, termine le second volume, et contient les faits de *Charles le Chauve et ses successeurs, depuis l'an 841 jusques à l'an 987 de Jésus-Crist, et entrée du règne de Hugues Capet*. Les quatre livres dont elle se compose complètent les douze livres de l'ouvrage entier.

Le caractère de cette histoire, c'est qu'elle a été écrite sans parti pris, sans esprit de système. Dès lors, on n'y trouve pas sans doute les vues générales et d'ensemble qui font le mérite

<sup>1</sup> *Menagiana*, t. II, p. 47.

des œuvres modernes ; mais aussi Fauchet n'est pas tombé dans les erreurs grossières des écrivains courtisans qui accommodaient l'histoire de France aux convenances monarchiques du dix-septième et du dix-huitième siècles. Nous allons passer en revue quelques-uns de ses jugements sur les événements principaux des annales des deux premières dynasties, et nous verrons que ses appréciations sont généralement justes.

Comme Fauchet avait sous les yeux les chroniqueurs originaux, il s'est bien gardé de donner à Pharamond, à Clodion ou à Mérovée ce rôle et cette physionomie de convention dont la critique de nos jours a eu quelque peine à les dépouiller. Voici ce qu'il dit de Pharamond : « Prosper récite que Priamus regnoit en France le quatrième an de Gratian : et par d'autres chroniques, à la vérité plus récentes, ce Priamus est dit père de Faramond. Qui me fait esmerveiller (si l'élection de Faramond est véritable), comme Grégoire de Tours peut avoir oublié une chose tant digne d'estre escripte. Toutefois, puisque René Frigerid ne Sulpicé Alexandre (que le mesme Grégoire allègue quand il veut parler des premiers Franks), n'en font aucune mention, je n'asseureray point que Faramond fut nostre premier roy, puisque je ne m'ose fier sur d'aussi foibles tesmoignages que celui du moyne Aymon, Tritème et les autres chroniqueurs nouveaux... D'aucuns pensent que les Franks ayant un roy mineur, au tems de ceste élection, il fut gouverné par un Varmund qui signifie tuteur. »

Il prouve d'ailleurs, dans un autre passage, que Pharamond n'est pas le premier prince franc qui ait eu le titre de roi : « Si est-ce, par ce que j'ay montré cy-dessus, tiré d'Ammian, de Zozime et de Prosper, les Franks avoient des rois avant ceste eslection ou élévation. Car Ascaric et Ragaise, rois des Franks, furent jettez devant les bestes sauvages du théâtre ou cirque, par le commandement de Constantin, pour combattre ou estre mangez ainsi que les autres criminels. Et Ammian appelle souvent Mellaubaudes vaillant seigneur, roy des Franks <sup>1</sup>. »

Nos historiens du dix-neuvième siècle ont eu peu de chose à dire, après Fauchet, pour achever de dissiper l'erreur qu'il a combattue un des premiers.

<sup>1</sup> *Antiquitez gauloises*, f<sup>os</sup> 43, 44.

Il a compris le véritable caractère de la monarchie de Clovis et de son autorité. Ce prince, aux yeux des populations gallo-romaines, ne tenait son pouvoir que de l'autorité impériale ; notre auteur l'a expliqué en termes fort nets :

« D'autant que les autres rois, de toute mémoire, honoroient le sénat romain et puis les Césars, qui volontiers envoioient aux nouveaux rois des robes, des bastons, des chaires et autres marques royales, il peut bien estre que les Gaulois persuadèrent à Clovis de recevoir ceste couronne et le titre de patrice pour garder la possession de souveraineté que les Empereurs prétendoient encore en Gaule, ne pouvans les Evesques (la plupart descendus des sénateurs), oublier l'ancienne grandeur des Romains <sup>1</sup>... »

Il a fait preuve du même discernement dans l'étude si compliquée des rapports des barbares avec l'empire romain, et de l'histoire de la Gaule depuis Constance Chlore jusqu'à Clovis. Son récit est souvent embarrassé ; mais il a toute l'authenticité des auteurs originaux auxquels il a emprunté cette grande quantité de détails qui lassent la patience du lecteur, mais où l'érudit peut puiser avec confiance.

Les questions de race ne lui ont pas échappé. Suivant M. de Petigny, la plupart de nos historiens ont confondu entre elles ou n'ont pas suffisamment distingué les différentes peuplades germaniques qui envahirent l'empire. Lorsque l'on recherche dans Tacite et dans les historiens postérieurs les noms et la situation des tribus franques, on trouve mentionnés dans les écrivains du Bas-Empire, les Cattes, les Bructères, les Chamaves, les Ampsivariens et les Francs, établis de l'autre côté du Rhin ; on y a vu autant de races distinctes. Or toutes ces peuplades que Tacite, au premier siècle, plaçait dans la basse Germanie, ne formaient qu'un grand peuple, une confédération qui comprenait toutes les tribus situées entre le Weser à l'est, le cours inférieur du Rhin à l'occident, et la forêt Hercynienne au midi. Fauchet a parfaitement saisi la difficulté : « Je ne scay pourquoi, écrit il, ils ont changé le nom de Sicambres, Cauces, Tencières, Bructères et autres en celui de Francs. » Il s'agissait donc, à ses yeux, d'un peuple identique, alternativement désigné sous le

<sup>1</sup> *Antiquitez gauloises*, f° 64.

nom des tribus qui en faisaient partie, puis sous son nom collectif <sup>1</sup>.

Les causes de la chute des Mérovingiens et de l'avènement de la race de Pepin, celles de la chute des Carlovingiens, ont exercé la sagacité des nombreux écrivains qui se piquent de philosophie de l'histoire. Fauchet ne pouvait devancer les Augustin Thierry, les Guizot, les Michelet dans cette voie. Néanmoins il a dit à peu près tout ce que l'étude attentive des faits pouvait suggérer à un esprit sagace du seizième siècle. « Pour conclusion de ce volume, je redirai que la continuation des charges et magistrats en même famille et par héritage, a été cause de la ruine des Mérovingiens, aussi bien qu'elle avait été des Romains... »

Il a d'ailleurs peint avec un véritable sentiment de ce que nous appelons *couleur locale* les habitudes et la dégradation des derniers princes de la première race :

« Jaçoit que les lettres, chartes et monnoyes portassent leur nom, les richesses et l'auctorité se voyoient en la disposition des maires du Palais, qui commandoient partout : sans que les roys eussent autre chose que le nom et la charge de laisser croistre le poil de leurs cheveux estendus sur leurs épaules et celui de leurs barbes (qui leur venoit sur le pis), tressez et galonnez (c'est-à-dire liez de ribans à boutons d'or, possible à la façon des rois de Perse), se présentant une fois l'an au peuple, haut assis en une chaire pour luy répondre, ainsi que le plus souvent il leur estoit enjoint de prononcer, et ne jouyssans ces rois imaginaires d'autres biens que de l'estat qui leur estoit baillé pour leur vivre, avec une petite terre ou village, pour nourrir ce peu de serviteurs domestiques qu'ils avoient <sup>2</sup>... »

Il attribue la chute de la seconde race, à des causes politiques de plusieurs sortes : aux fautes des derniers Carlovingiens, à l'ambition des grands vassaux, et dans une certaine mesure, au sentiment national hostile à une race qui cherchait des alliés chez l'étranger. Suivant Fauchet, l'élection de Eudes, comte de Paris, en 888, n'est qu'un accident, un cas de force majeure. Il cite à cet égard la lettre que Foulques, archevêque de Reims,

<sup>1</sup> Liv. II, chap. I, f° 30.

<sup>2</sup> Liv. V, chap. XXI, f° 193.



écrivit à l'empereur Arnoul, en faveur de Charles le Simple, et dans laquelle il se justifie de s'être d'abord rangé du parti de Eudes : « ..... Les armes des Normands pressoient tant fort la France, quand Charles le Gros décéda, et Charles, héritier du royaume estoit tant jeune de sens et d'âge, qu'il eust été trop dangereux d'estre gouverné par un cent d'hommes appelez aux affaires pendant la minorité <sup>1</sup>... »

Quant aux circonstances qui amenèrent l'élection de Robert, en 922, et celle de Raoul, en 923, Fauchet les explique ainsi : Les ennemis de Charles le Simple « lui mettoient sus qu'il vouloit faire hommage du royaume françois aux Allemands. » Après la mort de Robert, « les seigneurs jà engagez en la rébellion, aussi rusez que le conseil du Roy, et sçachans bien que tous les rois offensez ont les mains longues, et malaisément oublient leurs outrages, envoyèrent en Bourgogne querre le duc Raoul... »

« Les François se courrouçoient de ce que Charles faisant de tous bois flèches, eslevoit par dessus les plus grands seigneurs Aganon, issu de petite maison ; et par sa lascheté avoit laissé perdre l'Austrasie, ayant appelé les Normands à son secours afin de détruire l'ancienne noblesse <sup>2</sup>. »

Il résume ainsi les fautes de Louis d'Outre-Mer : « Ayant usé tout le temps de sa vie en exil, ou perpétuelle angoisse et tribulation, causée par l'infidélité des siens ou son indiscrétion, n'ayant sceu dissimuler la vengeance qu'il désiroit prendre de ceux qui avoient chassé et puis emprisonné son père ; car estant rentré au royaume par autre puissance que la sienne, mal à propos il faisoit monstre de son courroux qui toujours est vain quand il est sans pouvoir ; et pour ce, il eust mieux valu, suivant le conseil que lui donna le roy Alstan, son oncle (l'envoyant en France), dissimuler, enveloppé parmy de si puissans ennemis que le duc Hugues et le comte Hebert, et de si froids amis que les rois Henry et Othon, et les ducs de Lorraine <sup>3</sup>... »

C'est ainsi que les anciens comprenaient l'histoire : de nos jours, des esprits ingénieux ont développé avec une certaine exagération quelques-unes des réflexions que la chute de la

<sup>1</sup> *De l'origine des dignités et magistrats de France*, chap. III, f° 473.

<sup>2</sup> *Antiquitez françoises*, liv. XI, chap. x, f°s 422, 423.

<sup>3</sup> *Ibid.*, liv. XII, chap. XIII, f° 459.

seconde race a suggérées à Fauchet. Suivant M. Aug. Thierry, auquel M. Michelet a emprunté de longs extraits, deux partis étaient en présence : un parti carlovingien, soutenu par l'intervention germanique, et un parti français qui devait considérer Charles le Simple et la race à laquelle il appartenait, comme un obstacle à l'indépendance nationale. Les candidats de ce parti furent successivement Eudes, Robert, Raoul, puis Hugues le Grand <sup>1</sup>...

Un système aussi absolu ne pouvait manquer de trouver des contradicteurs : le plus autorisé est assurément le savant éditeur de Richer, M. Guadet, qui s'exprime en ces termes dans sa notice : « Les faits ainsi groupés par masses peuvent séduire la multitude, parce que l'esprit les embrasse sans la moindre peine ; mais, en réalité, l'histoire n'est pas ainsi faite tout d'une pièce, et, en particulier, celle du dixième siècle ne ressemble en rien au tableau qu'on en veut faire. »

M. Guadet a passé en revue quelques-uns des faits appréciés par Fauchet, et il a reconnu, comme ce dernier, que Eudes n'a été créé roi que par impatience de marcher à l'ennemi, comme le dit Richer. Après avoir rappelé que Hugues le Grand déterminait les seigneurs qu'il avait réunis à élire Charles le Simple, et que les députés furent envoyés en Angleterre au jeune roi, le savant éditeur s'écrie : « Est-ce un homme odieux par sa naissance, est-ce le représentant abhorré d'une race ennemie qu'on va chercher ainsi jusqu'au delà des mers pour lui offrir une couronne ? » Enfin, lorsque Adalbéron, archevêque de Reims, propose à l'assemblée des grands d'élire Hugues Capet, il ne fait pas la moindre allusion à la race de Charles de Lorraine, à son origine germanique <sup>2</sup>.

La plupart des qualités qui distinguent le recueil des antiquités de Fauchet tiennent à la méthode qu'il avait adoptée, et qui consistait à suivre pas à pas les sources originales. Il faut croire qu'il les connaissait à peu près par cœur, ou que les extraits qu'il avait faits étaient assez considérables pour remplacer les auteurs eux-mêmes. Lorsqu'il eut terminé en partie son grand ouvrage, son manuscrit partagea le sort de sa biblio-

<sup>1</sup> *Lettres sur l'histoire de France.*

<sup>2</sup> Richer, *Histoire de son temps*, t. I, notice critique, p. xxxvii à xlix.

thèque ; il fut pris ou détruit. Il se vit donc obligé de l'écrire de nouveau, sans avoir à sa disposition cette belle collection de documents originaux dont il ne put jamais réparer la perte. Nous trouvons ce renseignement dans l'avis au lecteur qui suit l'épître placée en tête des *Antiquitez*. « Ces antiquitez, dit-il, se sentent du mauvais temps, ayant esté aussi mal menées par la guerre que moy-mesme ; c'est à dire transportées en divers endroits, perdues, déchirées, brulées en partie, voire prisonnières et mises à rançon : tellement que n'ayant peu les racheter, estans transportées hors le royaume, elles sont demeurées en la main de ceux qui en ont cuidé faire profit, sans que je les aye peu recouvrer, mais seulement racoustrer, sur ce que j'en avois reteneu. »

On ne sait lequel admirer le plus, ou de la puissance des facultés de ce savant qui, à l'âge de soixante-dix ans au moins, fut en état de refaire, à l'aide de documents incomplets, une partie considérable de l'histoire de France, ou de l'énergie avec laquelle il surmonta le profond découragement qu'il dut éprouver après avoir perdu le fruit du travail de toute sa vie.

*Mélanges. — Études sur les institutions.*

La méthode adoptée par Fauchet dans la composition de ces recueils est assez vicieuse : il s'était proposé de publier une série de chapitres touchant le sacre des rois, les prérogatives des fils de France, des reines, des grands officiers de la couronne, des pairs, ducs et comtes, etc. ; sur les charges du palais, les chevaliers et armoiries.... Cette matière offrait un vaste champ à son érudition, et il aurait rempli sans peine ce cadre intéressant, s'il n'eût pas été arrêté par un scrupule qui fait honneur à sa candeur de savant.

Du Tillet avait publié son recueil, dans lequel il avait traité à peu près les mêmes sujets ; mais il s'était contenté de rapprocher, sans trop de méthode, un certain nombre d'extraits empruntés aux historiens, aux registres du Parlement de Paris, aux chartes originales. Son travail se distingue par une grande exactitude ; mais cette compilation est moins un ouvrage proprement dit qu'un recueil de matériaux excellents. Pasquier, esprit orné et littéraire, les avait mis à profit dans une suite de

causeries pleines d'agrément et d'une lecture facile. Fauchet aurait pu, en complétant ces recherches, composer un traité vraiment scientifique. Du Haillan ne s'était pas montré aussi scrupuleux. Dès l'année 1570, il avait publié son livre de l'*État des affaires de France*, qu'il remania successivement et dont il donna de nombreuses éditions. Il avoue sincèrement qu'il a beaucoup emprunté au recueil de du Tillet et qu'il a pu le consulter longtemps avant la publication qu'en donnèrent les héritiers du savant greffier du Parlement. Il dut aussi beaucoup aux *Recherches* de Pasquier qui, dès l'année 1560, avait fait imprimer le premier livre.

Fauchet voulait compléter les ouvrages de ses devanciers : « Le champ de l'estat françois est si grand, dit-il, que quelque diligence dont mes devanciers aient usé, voire le feu greffier du Tillet (homme très-curieux et le mieux garni de mémoires qu'autres), qu'ils m'ont laissé et à ceux qui sont venus après, non-seulement de quoy glaner, mais encore pour faire gerbes. C'est pourquoy j'ai pris la hardiesse de recueillir à ma façon ce qui par eux avoit esté délaissé<sup>1</sup>. »

Il composa avec une extrême rapidité son *Traité de l'origine des dignitez et magistrats* divisé en deux livres. Il n'avait eu, il est vrai, qu'à puiser dans ses notes des documents tout préparés. Toujours est-il qu'il commença son travail le 1<sup>er</sup> janvier 1584, qu'il était achevé le 30 du même mois, et qu'il l'offrit au roi, à Saint-Germain en Laye, le mois suivant.

Il explique, dans un avant-propos, que l'embarras de ses affaires domestiques et la perte de ses livres l'avaient empêché jusqu'alors de traiter ce sujet. Mais, après avoir rendu hommage aux travaux de ses contemporains, ce n'est pas sans un légitime orgueil qu'il revendique comme siennes toutes les notes qu'il a puisées dans les romans dont il avait fait une étude si attentive. « Quant ausdits romans qui en parlent, je les tiens pour miens... puisque estanz délaissés par ceux qui m'ayant précédé ont desdaigné de s'en servir au bastiment de leurs œuvres, et me les ont délaissés ainsi que des esclaves malades abandonnez pour leurs dangereuses maladies par des maupi-

<sup>1</sup> Epître au roi Henri III, du 30 janvier 1584, en tête du *Traité de l'origine des dignitez et magistrats*. — Ce recueil se compose de cinq feuillets préliminaires et des feuillets 472 à 505 dans les œuvres complètes.

teux maîtres, appartiennent à ceux qui, meuz de charité, les font si bien traiter... »

Il a fait particulièrement usage de nos anciens poètes dans le chapitre x, où il traite assez complètement de l'office du sénéchal ; dans le chapitre xi, consacré à l'office du chambrier ou chambellan. Malheureusement, la crainte de répéter ce qui avait déjà été dit par d'autres l'arrête à chaque pas et l'empêche de remplir son cadre. Il en convient à la fin de son chapitre xii : « Le greffier du Tillet, ayant assez parlé du panetier, keux, et autres officiers de la maison du Roy, je les passeray, pour n'avoir rien de nouveau à dire plus que luy. »

Dans le deuxième livre, on consultera encore avec intérêt le chapitre vi, des *chastelains, vassaux et fiefs* ; le chapitre vii, du *connestable*, et le chapitre viii, des *mareschaux*.

A la suite de ce traité, on rencontre, dans les œuvres complètes du président, un recueil intitulé : *Origine des chevaliers, armoiries et héraux ; ensemble de l'ordonnance, armes et instruments desquels les François ont anciennement usé en leurs guerres*<sup>1</sup>.

Dans le chapitre i<sup>er</sup>, Fauchet a fait de nombreuses digressions ; il traite des grands vassaux, des guerres privées, de la trêve de Dieu, des tournois et de leurs règles<sup>2</sup>, des pages et varlets, des bacheliers. Dans les chapitres ii et iii, il ne traite que sommairement des armoiries et des hérauts.

Le livre II, *De la Milice et Armes*, présente plus d'homogénéité que les précédents : on y trouve une description assez complète des armes offensives et défensives en usage au moyen âge, des vêtements et des bannières. L'auteur y a donné un résumé de l'histoire de la milice, où il traite de l'établissement des troupes régulières et de la taille, des francs-archers, des gentilshommes pensionnaires ou de la maison du roi, des levées des Suisses auxiliaires. Il termine enfin par une description de l'artillerie et des engins de siège.

Les quatre opuscules qui viennent ensuite n'ont pas de pagination. Le premier, intitulé : *De la ville de Paris, et pourquoi les Roys l'ont choisie pour capitale*, est une lettre en deux pages

<sup>1</sup> Deux feuillets préliminaires et texte coté 506 à 532.

<sup>2</sup> A cette occasion, il renvoie à un *Traité des gages de bataille*, qui a sans doute été perdu.

dépourvue d'intérêt. Il en est de même de celle qui suit, adressée à M. de Galoup, sieur de Chastol, touchant les *armes et bastons des chevaliers*. La troisième, composée à l'occasion du couronnement de Henri IV, n'est qu'un exposé très-sommaire des cérémonies du sacre et des droits du souverain. Enfin le *Traité des libertez de l'Église gallicane* est une réponse, sous forme de lettre, aux questions suivantes, si souvent agitées pendant la Ligue : « Sçavoir si nostre Roy peut estre excommunié par le Pape; quelle puissance ont eue en France les Pontifes romains; quelles sont les libertez de nostre Église gauloise. »

La pagination reprend au *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise, ryme et romans*, qui termine le volume et qui fait l'objet de notre publication.

Indépendamment des ouvrages réunis dans l'édition posthume donnée par Hacqueville, en 1610, Fauchet avait traduit les œuvres de Tacite, ou plutôt il avait terminé la traduction commencée par Etienne de La Planche qui avait écrit celle des cinq premiers livres. « Celle de Fauchet est docte et d'un travail infini, au jugement du sieur La Croix du Maine. M. Huet dit qu'il avoit apporté à cet ouvrage beaucoup plus de bonnes dispositions d'esprit et d'estude que plusieurs de ceux qui l'avoient précédé; et que ceux qui allèguent que son abondance et son style diffus ne conviennent nullement à Tacite, ne prennent pas garde que notre langue ne peut pas s'accommoder de cette sécheresse et de cette breveté qui se trouve dans cet auteur<sup>1</sup>. »

Enfin, dans l'article qu'il a écrit pour la nouvelle *Biographie générale*, M. Lacour a transcrit les titres de plusieurs opuscules inédits de Fauchet : « Veilles ou observations de plusieurs choses dignes de mémoire en la lecture d'aucuns autheurs françois; — De l'utilité des histoires; — Que les mémoires de Philippe de Commynes, tels que nous les avons, sont imparfaits; — Que la ville, anciennement dite Lutèce, estoit bastie là où est maintenant la cité de Paris et non à Melun; — Que signifie le mot Pallefroi? »

Le désir d'être complet nous a, sans doute, entraîné au delà des limites que comporte une notice littéraire. Nous avons voulu

<sup>1</sup> Baillet, *Jugements des savants*, t. III, p. 119.

signaler des travaux historiques à jamais oubliés, quelques-unes des qualités qui brillent d'un si vif éclat dans nos historiens du dix-neuvième siècle ; c'est-à-dire l'étude attentive des sources et une connaissance exacte des mœurs du moyen âge.

J. SIMONNET,

Docteur en droit, substitut du procureur général à Dijon.